

EXTRA

L'ACTUALITE DE LA POP MUSIC, DE LA CHANSON ET DU CINEMA





VALÉRIE LAGRANGE JE FAIS CE QUE J'AI ENVIE DE FAIRE

Terminé la belle ingénue de la « Jument verte », oublié l'espionne fatale qu'elle jouait au côté de **Gérard Barray** dans « Le Chevalier de Pardaillan ». **Valérie** chante non plus les mièvreries du moment où elle cherchait un second souffle, **Valérie** chante pour elle-même. Après avoir été lassée du cinéma elle est partie rejoindre des amis dans un petit village italien au sud de Naples, loin du climat cinématographique, n'ayant envie de rien faire, peut-être à la recherche d'elle-même et forger le personnage qu'elle est devenue à 29 ans, laissant sa boîte de maquillage et ses artifices. Sa beauté est toujours intacte, ses traits fins, sa bouche sensuelle, ses yeux noisette légèrement cernés, ses longs cheveux noirs superbes, elle n'a plus rien de commun avec la starlette qui séduisait **Valmont** dans « Les Liaisons dangereuses ». Elle a envie de voyager et si ce n'était son fils **Jérôme** qui a dix ans, elle partirait... elle sait qu'elle peut se débrouiller. Il n'y a pas longtemps, sans argent, avec ses amis « Les crouilles Marteau » (un groupe de Free Rock qui l'accompagne parfois) elle allait faire la manche dans les cafés des Champs-Élysées, troublant la digestion des bourgeois à qui elle aimerait faire partager son amour de la musique, leur faire oublier leur agressivité, leur faire prendre conscience d'autre cho-

se. Elle croit d'ailleurs que le monde est en pleine mutation, qu'il va changer et ce n'est ni **Brel** ni **Aznavour** qui feront évoluer le public. Lors de son dernier passage au Golf Drouot sa voix chaude et originale a eu un succès prouvant qu'elle est une excellente chanteuse de Folk. Bien sûr, si on lui proposait un scénario elle referait du cinéma mais, dit-elle, pas n'importe quoi, je ne pourrais pas aller jusqu'au bout. Actuellement **Valérie** prépare un disque de chansons qu'elle a composées. De toute façon que cela marche ou ne marche pas, cela n'a aucune importance. **Valérie Lagrange** ne fait que ce qu'elle a envie de faire.



CHOC : UN GROUPE FRANCO-BRITANNIQUE

Choc : Il s'agit, d'un groupe « franco-britannique ». D'un groupe que (pourquoi ne pas le dire ?) les « puristes de la pop » boudent, d'un groupe qui n'a certes pas la même clientèle que **Triangle** ou **Zoo** mais donc l'impact commercial est certain.

Choc chante en anglais. Son dernier disque a été acheté par les Hollandais, les Belges, les Canadiens et, référence flatteuse, par les Américains. Le groupe est formé par **Richard Kennings**, le chanteur ; **Francis Lookwood**, premier prix de violon alto qui joue également à la perfection du trombone, de l'orgue et du piano ; **Alain Arnaud**, bassiste ; **Alain Gaude**, batteur et enfin de **Keith Fawcett** qui est à l'origine de sa création.

Keith est né à Manchester en 1947. Son père était pianiste, sa mère saxophoniste.

MAN CHEZ LIBERTY

Man, groupe bien connu en France depuis l'été 1969, grâce à **Erotica**, vient de signer chez « Liberty United Artists ». Les jeunes Gallois qui le forment ont beaucoup travaillé et beaucoup « tourné » depuis cette époque, en compagnie notamment de Chicago dont ils assurèrent la première partie du spectacle. Nous aurons très certainement l'occasion de reparler de ce groupe qui s'affirme de jour en jour comme un valeureux et qui est composé de la façon suivante : **Martin Ace** (basse), **Cline John** (orgue, piano), **Roger Leonard** (guitare), **Terry Williams** (batterie).

Il commença ses études de violon à l'âge de 12 ans. En 1969, las de vivre en Angleterre, il décida de se fixer en France. C'est là, à Paris, qu'il devait découvrir ceux qu'il allait devenir ses compagnons d'aventure.

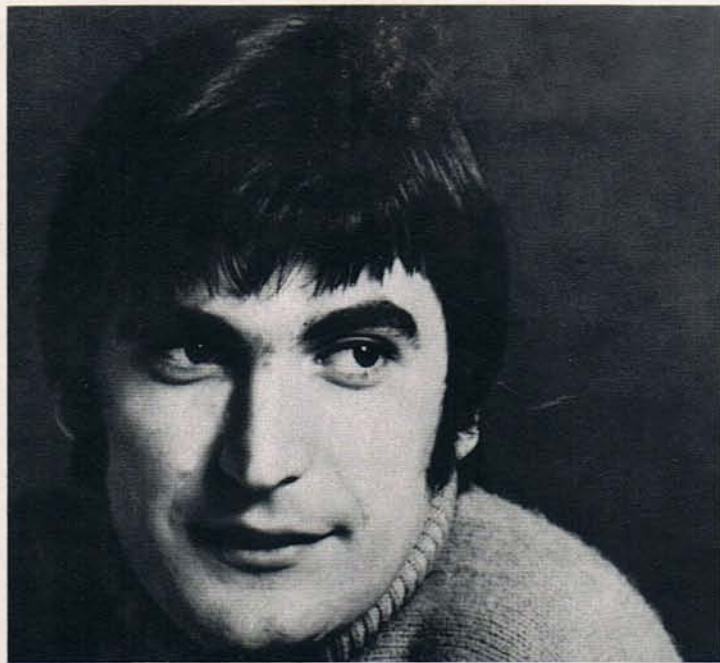
Choc est un groupe qui « chauffe ». Son passage au Théâtre **Gérard Philipe**, lors du Festival de Saint-Denis, en apporta une bruyante preuve. Les quatre titres qu'il a enregistrés jusqu'à présent, « I Want You To Be My Girl », « Way Of Life », « Time » et « The Devil » lui ont valu une certaine notoriété. Il lui reste à convaincre, à confirmer. **Choc** annonçait pour mars un 30 cm où le punch s'allierait à une recherche harmonique et vocale.

C'est peut-être là le tournant de leur carrière.

T O P

Roger FREY
Bernard Y. GUILCHER
Jean CASSOU
Stéphane CHANT

POP



SERGE LAMA DEFENDRA LA FRANCE A DUBLIN

« Le lama est un animal d'une grande intelligence. Il accepte de porter une certaine charge qui est, je crois, assez légère. Si on y ajoute 100 g, il se couche. »

Ceci, c'est René Barjavel qui le dit, qui l'écrit plus précisément au dos du dernier 30 cm de Serge Lama. De Serge Lama, dont la forme physique nous intéresse particulièrement, puisque c'est lui qui défendra les couleurs de la chanson française au Grand Prix Eurovision de la chanson qui se déroulera à Dublin. Il chantera « Un Jardin Sur La Terre » signée par Alice Donat et Djan de Marny. Son succès serait le bienvenu. Il y a belle lurette, en effet, que la suprématie de la chanson française en Europe n'est plus. Les Anglais sont passés par là et si les entrées de devises réalisées par la SACEM sont supérieures aux sorties consenties à l'engouement anglo-américain, l'écart s'amenuise sans cesse.

Si l'on n'y prend garde la balance des paiements de la chanson sera en France déficitaire.

Après tout on s'en f... Seule la qualité nous intéresse. Elle intéresse également Serge Lama, Bordelais,

27 ans, 1,80 m, 73 kg (quand tout va bien). Il est de la lignée des grands de la chanson. Sur scène une véhémence, qu'il sait transmettre au public, l'habite. Lui à qui la vie a appris la patience, laisse souvent exploser des méditations trop longtemps contenues.

— Le drame, dit-il, c'est qu'une chanson est toujours trop courte. Je suis assailli par mille phrases qui bientôt me débordent. Je voudrai tout dire et quand je termine un texte, j'ai l'impression qu'il est sorti de moi et je n'arrive plus à m'y remettre pour le polir, le façonner, jouer au chirurgien. Je ne retrouve plus le climat dans lequel je l'ai écrit. Sauf sur scène.

A Dublin, il y aura une scène, des lumières, beaucoup de lumières blanches et rouges, une salle élégante et cent millions de visages invisibles, les télespectateurs.

Une bataille à la mesure de Serge Lama. Et même s'il la perd, il nous restera, lui, ses quatre cents chansons, et toutes celles qu'il écrira encore pour nous apprivoiser.

Tout s'apprivoise, c'est lui qui l'a dit, tout, même la douleur.

JEAN-PIERRE HUSER QUITTE TOTAL ISSUE

Total Issue s'est séparé de Jean-Pierre Huser. Le groupe prépare intensément un LP qui sera peut-être double. Composition : Henri Texier (basse acoustique et électrique), Aldo Romano (batterie, vocaux, guitare), Georges Locatelli (guitare), Chris Hayward (flûte). Par ailleurs Aldo Romano désireux de se consacrer à Total Issue a décidé de ne plus jouer avec « Jean-Luc Ponty Experience ».

CHANGEMENT CHEZ HAWKIND

Au sein d'Hawkind, Dave Anderson a remplacé l'ancien bassiste Thomas Crimble. Curieusement, Dave Anderson a été longtemps le bassiste d'un autre extraordinaire groupe, Amon Duul II, auquel Hawkind a toujours voué une grande admiration.



FYNN MC COOL

Le style du groupe anglais FYNN MC COOL qu'on a pu entendre récemment au Golf Drouot n'est pas facile à définir car il varie de la base du « hard rock », au folk et au jazz. Le groupe qui ne joue que des morceaux de sa composition est formé par trois Anglais et un Suisse.

MICK FOWLER : né à Birmingham en 1948, il commença à jouer de la guitare à l'âge de 16 ans dans des clubs de folk de sa ville natale. En 1967, il s'installa à Londres et entra dans un groupe formé par les Beatles, THE GRAPEFRUIT.

EXTRA

PRESENT AU DEUXIEME FESTIVAL DE LA MUSIQUE

Le deuxième Festival-exposition internationale de la musique, du disque et de la chanson aura lieu dans le cadre de la Foire de Paris du 1er au 9 mai prochain. Chaque jour sur un podium géant aura lieu la présentation d'une sélection des meilleurs groupes pop français.

EXTRA sera naturellement présent à cette manifestation et nous espérons vous rencontrer nombreux à notre stand. EXTRA organisera également une matinée au cours de laquelle il présentera notamment Master Key, ce groupe dont nous vous avons parlé dans notre précédent numéro.

Avec ce groupe il fit des tournées en Amérique du Sud et enregistra un album à Los Angeles. En juin 1968, il abandonne THE GRAPEFRUIT pour former un groupe qui jouerait une plus grande variété de musique. Il rencontra Alan Escombe à Londres et tous deux formèrent : FYNN MC COOL.

A noter que Mick joue du piano, de l'orgue, de la guitare, des percussions et chante en « lead vocal ».

ALAN ESCOMBE : né aux colonies britanniques en 1945, il commença à jouer de la guitare basse à l'âge

de 16 ans dans des groupes amateurs. En 1964, il rejoint Londres et entre dans un groupe nommé « **THE SHAKESPEARES** ». Avec ce groupe il fit une tournée de 9 mois en Australie et il enregistra plusieurs 45T en Belgique.

VIC TEASCHI : né en Suisse en 1947, il commença à jouer dès sa quinzième année et tourna dans toute l'Europe au sein de formations de jazz. En août 1970, il entendit **FYNN MC COOL** à Paris et se joignit à eux. **VIC** joue du saxo, du piccolo, de la flûte et oboe.

GEOFF SWETTENHAM : né à Londres en 1948, **GEOFF** était un membre de **THE GRAPEFRUIT**. Il rejoignit **FYNN MC COOL** début 1971 pour remplacer le précédent batteur qui était parti pour suivre un autre groupe.

MICK FOWLER et **ALAN ESCOMBE** composent tous les titres interprétés par le groupe.

REMUE-MENAGE AU SEIN DE MAGMA

La musique de **Magma** est originale et partant, peu commerciale. Le groupe de **Christian Vonder** n'est donc pas submergé par les galas. C'est pour cette unique raison que les deux cuivres et le soliste de l'orchestre sont partis vers d'autres cieux. Nous n'avons pas remplacé le soliste, déclare **Christian Vonder**, mais par contre nous possédons deux nouveaux cuivres, le trompettiste **Louis Téosca** et le saxo-ténor **Jeff Seffer**. Et il ajoute :

— Le groupe peut facilement se passer d'un soliste d'autant plus que notre musique a tendance à devenir de plus en plus contemporaine. Cela se sentira sur notre prochain album qui sortira fin mars ainsi que sur notre premier 45 t.

AVCO EMBASSY EN FRANCE



Depuis quelques mois, une nouvelle marque de disque s'est installée en France. Son nom : **Avco Embassy**. Aux USA, c'est le super-trust. Du moulin à café aux capsules Apollo, quelques chaînes de radio et de TV, et puis les disques qui ne représentent que 5% du chiffre d'affaires de ce colosse financier.

En France, les éditions **Bagatelle** assurent la distribution du catalogue et notre éminent confrère **Jean Mareska** a réussi en fort peu de temps à imposer sa marque. Les gens à défendre ? **Liquid Smoke**, un groupe de Hard Rock, **Eric Mercury**, le poulain de **David Clayton Thomas**, **Weight** et un titre, « **The Night The Pig Got Loose** » (le disque qui marche le mieux dans le catalogue), **Louis Armstrong**, **Della Reeves** et un LP nommé « **Soul In The Beginning** » qui réunit des interprétations inattendues de **Lightnin' Hopkins**, **T. Bone Walke**, **Johnny Winter**, etc.

Bien qu'il soit encore trop tôt pour dresser le bilan, les débuts s'annoncent prometteurs. La marque a de nombreux projets comme les sorties de nouveaux groupes de Hard rock. Parallèlement à **Avco**, **Bagatelle** édite un autre catalogue qui réunit plusieurs marques et se présente sous le nom de **Sava**. Après « **Inga** », bande originale d'un film interdit par la censure suédoise (tout un programme) ! et **Bert Sommer**, ancien acteur du Hair américain, la marque compte publier un LP, « **Inside Bert Sommer** ».

« LOVE STORY » (Flammarion)

Elle est pauvre, mais intellectuelle ; lui est riche, mais sportif. Ils s'aiment et affrontent les préjugés sociaux. Bien sûr, ils en triomphent. Leur bonheur durera peu. C'est beau, mais c'est triste. « **Love Story** » pourrait être un mélo pour boyscout progressif. Il n'en est rien, tout est dans la manière. **Eric Segal**, scénariste du film des Beatles « **Yellow Submarine** » signe ici le conte des années 70. A lire d'une seule traite. Le film tiré du roman sort ce mois-ci. On ne compte pas les covers de la bande musicale originale composée par **Francis Lai**.



« LE PARADIS » (Flammarion)

Ou le musée imaginaire du psychiatre en 34 nouvelles. Chacune décrit une névrose, une vie gâchée. Une constante dans ces descriptions quasi scientifiques : la beauté rayonnante des malades. **Alberto Moravia** excelle dans les courts récits aux actions uniques. Ses expositions rapides, ses chutes surprenantes en font un maître du genre.

« BENOIT MISERE » (Laffont)

Léo Ferré publie son premier roman. Il y décrit une autobiographie à peine dissimulée, sa difficile conquête de la maturité. Son père était directeur du personnel du casino de Monte-Carlo : son enfance fut marquée par de pittoresques personnages. Ce fut ensuite l'internat au collège de Bordighera en Italie : les premières amertumes et les premières révoltes ; un peu le Petit Chose de la Côte.

Le livre a été commencé en 1956, achevé en 1970.

biblio. POP

Comme dans une cathédrale, plusieurs styles s'y côtoient : descriptif et symboliste.

Léo Ferré apporte un témoignage et confirme l'étendue de son talent.

« LES CLASSIQUES DE L'ART » (Flammarion)

Le livre d'art, c'est l'alibi des louchébems en quête de respectabilité, c'est l'exemple accompli de l'anti-art figé.

Le livre d'art, c'est aussi l'heureuse introduction au monde des formes, c'est aussi l'attachant musée imaginaire.

« Les Classiques de l'Art ». Ce titre nauséabond recouvre une remarquable série de monographies présentant les œuvres complètes en quadrichromie des peintres aimés.

Celle du Douanier Rousseau par **Dora Vallier** est un modèle du genre (à un prix très abordable).

« LES SOIRS » (Gallimard)

Il y a deux ans, les veillées des chaumières étaient remplies des forfaits des provos hollandais : ces jeunes gens qui ne se rasaient pas, fumaient et parlaient d'amour. Quelle honte !

Gallimard édite dans sa collection « Du monde entier » l'œuvre qui a profondément marqué le mouvement provo : « Les Soirs ».

Gérard Van Het Reve rapporte minutieusement dix jours de la vie de **Fritz Van Egters**, vingt-trois ans, employé de bureau, petit bourgeois sans passion ni goûts définis.

Fritz se vautre dans son milieu insipide. Il ne se nourrit pas d'illusions. Cependant, il n'aspire à aucun changement et cette absence de révolte devient vite lancinante.

Exemple concluant de démonstration par l'absurde, ce roman conteste chacune de nos faiblesses, chacun de nos faux semblants. Il faut le lire et puis agir.

POP TOP POP



PATTO...POP2...PATTO...PO

J'ai déjà, dans le précédent numéro, eu l'occasion de vous parler de **Patto** et de tout le bien que je pense du premier enregistrement de ce groupe ; aussi, lorsque j'appris son passage à Paris en ce samedi 13 février, je pris la dure décision de me lever aux aurores et d'aller les accueillir au Bourget.

Les présentations sont vite faites :

Mike Patto, le chanteur, crinière ondulée et bottes vert olive, semble tout droit sorti de l'époque élizabéthaine.

John Halsey, le batteur, petit, râblé, à la bouille incroyablement sympathique ; **Olly Halsall**, le soliste, nerveux parlant sans cesse d'une voix saccadée, s'étonnant de tout et de rien. Une surprise cependant : le bassiste, **Olive Griffiths** n'est pas là. Retenu pour raisons de santé, il est remplacé par un petit rouquin timide, caché derrière d'immenses lunettes jaunes : **Berni Holland**, ancien

soliste du groupe de **Jody Grind**, qui tiendra la basse tout au long de la tournée européenne de **Patto**.

Le groupe, en effet, n'est de passage à Paris que pour l'enregistrement de « Pop 2 » et prendra ensuite, pour onze jours, le chemin d'une tournée qui le conduira successivement en Allemagne, Hollande et Belgique. Ce qui frappe le plus, quand on côtoie ces garçons, c'est leur humour. Humour caustique dans la conversation, grosse farce dans le comportement :

Pieds de nez aux photographes, hurlements divers, et toutes sortes de gags « que l'honnêteté et la décence m'interdisent de préciser davantage ».

Aussi, est-il surprenant de constater que s'ils ne se prennent pas du tout au sérieux dans la vie courante, ils parlent de leur passion commune, la musique, avec un étonnant recueillement. Ils ne se reconnaissent aucune influence musicale

prépondérante, et quand on leur demande s'ils ont déjà joué du jazz, ils se contentent de répondre qu'ils jouaient, et qu'ils jouent toujours de la musique et que l'étiquette qu'on peut y accoler ne présente pour eux aucun intérêt.

Leur musique, disent-ils, a évolué depuis leur premier enregistrement, vieux maintenant de six mois, cette évolution n'entraînant pas véritablement un changement de style, mais plutôt un perfectionnisme naturel, uniquement dû au temps.

J'allais pouvoir juger de cette évolution, quelques heures plus tard, lors de leur passage à la Taverne de l'Olympia, et si j'avais encore quelques appréhensions concernant le fait que **Berni** le bassiste, ne répétait avec **Patto** que depuis trois jours, elles furent assez vite dissipées : s'il passa les premières minutes assis sur une chaise, le nez dans ses partitions, il s'adapta

très vite et put, en compagnie d'un **Halsey** déchaîné, soutenir efficacement les deux extraordinaires personnages que sont **Olly Halsall** et **Mike Patto**, et quand je dis extraordinaires, je pèse mes mots !

Olly n'a rien à envier aux plus grands du point de vue technique, et possède en plus une qualité qui se fait rare : un feeling d'une intensité fantastique.

Mais l'attraction du groupe est incontestablement le chanteur, **Mike Patto** : forte personnalité, merveilleuse voix, et une présence en scène dont vous aurez certainement pu juger en regardant « Pop 2 ». Il est déjà huit heures, les techniciens de l'ORTF déploient leurs échelles, rangent les caméras, vous privant ainsi du meilleur moment de ce passage de **Patto** à Paris. Une série de rocks démentiels, où chacun put faire étalage de ses possibilités, et qui laissèrent pantelant un public beaucoup trop clairsemé.



STONE THE CROWS... POP 2

STONE THE CROWS

étant de ces groupes dont le chant est tenu par un élément féminin, c'est par **Maggie Bell** qu'il convient de commencer les présentations d'usage.

Chanteuse du groupe donc, **Maggie** a 23 ans, les cheveux mi-longs, châtain foncés, et le moindre des compliments que l'on puisse lui faire, hormis celui de posséder un jeu de scène digne de grandes vedettes du sexe opposé (tels **Robert Plant**, **Joe Cocker** etc...), s'adresse à sa voix ; cette voix qui sans être unique, ni rare, n'en est pas moins très impressionnante, tant par son timbre que par sa puissance.

Stone the Crows, ce sont aussi **Colin Allen**, **Les Harvey**, **Jimmy Dewar** et **John McGinnis**. **Colin Allen**, le batteur, a obtenu ses lettres de noblesse avec **Zoot Money's Big Roll Band** d'abord, puis plus récemment, avec **John Mayall**, à l'époque où

Mick Taylor n'était pas encore un Rolling-Stone. **Les Harvey**, le soliste, fondateur du groupe avec **Maggie**, n'est pas sans posséder, lui aussi, de sérieuses références ; l'une d'elles et non la moindre, est d'avoir accompagné **Aretha Franklin** lors de sa tournée européenne. Quant à **Jimmy Dewar**, si son passé musical n'est pas aussi glorieux que celui de **Les** ou de **Colin**, le travail qu'il exécute à la basse demeure très honorable. (Signalons au passage qu'en dehors de la musique, de sa femme et de ses quatre enfants, **Jimmy** possède outre-Manche la réputation d'un artisan de choix : les ceintures et les chapeaux qu'il fabrique n'ont en effet d'autre destinataire qu'une clientèle équivalente à celle de **Christian Dior**). Dernier membre du groupe, **John McGinnis** est sans nul doute le plus effacé de tous. Cependant, du rock au blues, en passant par la Soul Music, l'éventail de sa carrière musicale n'a rien

à envier à l'impressionnant palmarès de ses camarades, même si l'on n'y peut discerner des noms très connus. En dépit d'expériences individuelles certaines, Stone the Crows demeure un groupe chez qui la simplicité va de pair avec la recherche permanente de qualité sans, pour autant, sombrer dans la facilité. Simplicité et qualité, deux mots qui à eux seuls suffiraient peut-être à cerner la musique de Stone the Crows. Seulement voilà : je ne tiens, pas plus qu'eux, à sombrer dans la facilité. D'autre part il serait incongru de ma part de vous livrer une étiquette toute faite, de vous assurer que c'est du Blues, que cela ressemble à ceci ou à cela ; non, ce serait un peu trop facile. Si leur musique est en elle-même très simple, il n'est cependant pas très aisé de la définir d'une manière absolue ; délimitons donc le problème en disant que c'est une touche de R & B (Love 74, Mad

Dogs and Englishmen, I Saw Ameca), un doigt de Blues (Blind Man, Danger Zone), auquel vient s'ajouter un soupçon de Soul (I Saw America), le tout revu, corrigé (The Fool on the Hill), amplifié, édulcoré, prêt à plaire, à étonner, à convaincre. Qu'ajouter encore, sinon que Stone the Crows a remporté un très vif succès au Etats-Unis (aux côtés de **Miles Davis** et **Grateful Dead**), que leur nom est en fait une expression argotique australo-écossaise assez grossière, que leur second album s'intitule « Ode to John Law » ce qui signifie une certaine reconnaissance pour la police, et dont l'esprit se rapproche d'une chanson de **John Mayall** intitulée « The laws must change » que leur troisième album sortira le printemps prochain et qu'enfin (ceci pour vous faire réfléchir) leur manager, **Peter Grant**, possède d'ores et déjà un groupe nommé **Led Zeppelin**. Vous voilà avertis.



UN CAT STEVENS DE TOUT REPOS

Musicorama, la providence des Parisiens en matière de spectacle de choix, proposait à minuit et demi, samedi 20 février, **The Alan Bown** et **Cat Stevens**. Sans attirer l'affluence des grands jours, cette affiche avait tout de même déplacé un nombreux public, dans lequel on distinguait Georges Moustaki et Hugues Aufray. Excellent groupe pour les clubs, **The Alan Bown** passa difficilement la rampe de l'Olympia. Sans nier ses grandes qualités, il apparaît évident que sur une grande scène le succès du groupe sera toujours très limité. Deuxième partie, le gros morceau : **Cat Stevens**. Sur la scène, deux amplis minuscules, un tabouret et un piano. Un musicien (le bassiste), un autre (guitare

sèche) et enfin M. Stevens soi-même. Un gentil sourire, la petite guitare en bandoulière, et c'est parti.

De **Wild World** à **Lady d'Abbenville**, de **Sad Lisa** à tout le reste, le répertoire complet de **Cat Stevens** nous fut prodigué. **Cat Stevens**, j'aime bien. C'est gentil mais sans plus. Nous étions loin, lors de ce spectacle, du premier **Cat Stevens** ! Deux coups de guitare, un zeste de piano, re-guitare, des sourires, quelques faux rideaux, et puis voilà. C'est fini. Je ne garderai pas un souvenir impérissable de ce **Musicorama**, mais c'était agréable et reposant. D'ailleurs permettez-moi de remercier ici mon voisin de gauche à ce concert. S'il ne m'avait pas réveillé à la fin du spectacle, je dormirais encore sur mon fauteuil.

L'ÉPAVE A PARIS

Pour leur premier passage en France, ils avaient été invités à participer au « Pop-Club », à « Midi-Magazine », et aussi à jouer au Gibus. Nous pûmes de ce fait, faire plus ample connaissance avec « **Stray** » (l'épave), groupe des Shepherd's Bush, faubourg de Londres. « **Stray** » est un groupe très connu dans les clubs, outre-Manche, et qui a déjà à son actif deux 30 cm, le second venant de sortir sous le label Transatlantique, la marque de disque des « Pentangles » & « **Stray** » se compose de **Gary G. Giles**, bassiste, **Ritchie Cole**, batteur, **Del**

Leur répertoire ne comprend que des morceaux de « rock progressif », à la limite du « Hard rock ».

Stray est surtout un groupe de scène, et le show qu'ils nous ont présenté au Gibus est superbe, fantastique de vitalité. Leur musique est frénétique, « Terrific », comme disent les Anglais.

J'ai retenu deux titres choc : « Move on » et surtout « Suicide », violent dans le style de « Stone free », d'**Hendrix**, mais très soigné sur le plan vocal et harmonique.

La mise en place et le jeu de scène sont intéressants, le light-show est bon, et les quelques trouvailles qui



Brouham, guitare solo et **Steve Gadd**, chanteur ; tous âgés de 19 ans, à l'exception de Steve qui n'a que 18 ans.

Lorsqu'ils décidèrent de former « **Stray** », ils étaient encore lycéens, et commencèrent à cette époque à jouer dans les plus grands clubs londoniens, tels le « Middle Earth » ou le « Roundhouse ».

Ils étaient à l'époque un groupe commercial qui se contentait de jouer les tubes du moment ; et c'est en passant au « Roundhouse » qu'ils s'aperçurent que la formule ne les menait à rien, et qu'ils avaient intérêt à composer eux-mêmes leur musique.

ponctuent leur passage (explosion de poubelles remplies de confettis, etc.), contribuent à survolter un public conquis dès le premier morceau. Autre précision : ils aiment les **Beatles**, **Crosby**, **Stills**, **Nash** et **Young**, et ont de plus, été très intéressés par le passage de **Zoo** au **Ronnie Scott** à Londres. **Zoo** qu'ils comparent d'ailleurs aux **Nice** !

La comparaison n'est pas évidente, mais nous pouvons toujours leur renvoyer l'ascenseur, et espérer que cette « épave » s'échouera à nouveau à Paris dans un très proche avenir !



CATHERINE RIBEIRO

Ex-comédienne, **Catherine Ribeiro** ne devait pas tarder à abandonner cette voie qui ne lui permettait pas de s'extérioriser et de s'exprimer suffisamment pour se consacrer à la musique.

Catherine fit ses débuts voici maintenant deux ans. Ayant rencontré **Patrice Moullet** pour lequel elle voue une véritable admiration (et vice versa), elle forma le groupe **2 bis** avec quelques amis. Ils s'en souviennent comme d'une période un peu dingue, vivant dans une sorte de communauté et se débrouillant tant bien que mal. Après un premier LP, le groupe fut dissous. Seul Patrice, guitariste, avant tout classique, aux possibilités extraordinaires, devait demeurer avec Catherine. Pour le second LP, ils firent appel à **Denis Cohen**, percussionniste et ancien élève du Conservatoire; sous le pseudonyme de **Alpes**, ils firent une entrée fracassante dans le domaine de la chanson française et y apportèrent un sérieux renouveau. Les spectateurs du festival d'Aix-en-Provence devaient leur faire une ovation digne des plus grands.

Depuis, Denis les a quittés. En fait à la base, **Alpes** n'est constitué que de deux éléments (Catherine et Patrice) auxquels viennent s'adjoindre divers musiciens suivant les circonstances.

Assimilés à tort au mouvement pop révolutionnaire, Catherine et Patrice n'ont pour but que de faire leur

propre musique.

Possédant, bien entendu, leurs idées politiques, ils ne mêlent pas celles-ci à leur musique. Loin de refuser le système, ils savent se servir de celui-ci pour leur permettre de divulguer leur façon de voir les choses. Ecœurés par l'apathie et le manque de communion qu'affichent les gens de façon générale, par l'indifférence et l'animosité avec lesquelles ils traversent la vie, Catherine et Patrice font tout leur possible pour essayer de susciter chez ceux-ci la compréhension et pour leur ouvrir les yeux. Dieu sait si ce n'est pas une tâche aisée!

Tous deux travaillent actuellement à la réalisation de leur prochain LP pour lequel ils aimeraient s'adjoindre un organiste. Ils ont également l'intention de reformer une communauté, à la campagne, avec quelques amis afin de permettre une meilleure compréhension et de pouvoir travailler de façon encore plus suivie. En effet, les recherches sonores de Patrice, qui possède un instrument extraordinaire (sorte de guitare à 24 cordes aux possibilités illimitées) posent quelques problèmes.

Si vous en avez assez d'entendre des gens vous entretenir de leurs aventures insipides avec leurs petites amies et autres choses du genre, si vous ressentez le besoin d'une musique concernée par tous les pro-

blèmes auxquels vous devez vous-même faire face, le tout avec les sonorités permises par la technique actuelle, je ne puis vous dire

qu'une chose : seuls **Catherine Ribeiro** et **Patrice Moullet** ont su réaliser cette synthèse et eux seuls peuvent répondre à vos besoins.

JOSE FELICIANO A L'OLYMPIA

Lundi 1er mars 1971, une salle de l'Olympia bourrée à craquer. Sur scène deux musiciens, costumés et cravatés, un contrebassiste et un batteur déplumé à souhait : **Paulinho**, le meilleur spécialiste brésilien du moment.

José Feliciano entre en scène conduit par sa femme, s'installe sur un tabouret, s'accorde quelques instants, puis plaque quelques accords et commence à chanter de sa voix aigre et profonde à la fois. Le public est aussitôt envoûté.

Quelques chansons se succèdent : beaucoup d'adaptations des **Beatles**. Le jeu de guitare est merveilleux, la salle vibre. Quelques interpellations en espagnol de la part du public et tout change. Il entonne « Cuando caliento el sol »!

Le petit Portoricain aveugle a fait son chemin. Il est maintenant devenu un pro-

fessionnel américain dans toute l'acceptation du terme, mélange de très grand musicien et de machine -à-satisfaire-le-public-à-tout-prix. Il échange sa guitare contre un bizarre instrument à cordes portoricain et joue (très bien d'ailleurs) une version des « Enfants du Pirée » !!! C'est trop ! La salle trépigne, frappe (à contretemps) dans ses mains. Bref, c'est le triomphe. Pour moi, c'est la consternation. Malgré une bonne imitation de **Dylan** (très drôle) et quelques très bonnes interprétations « Wish a little help from my friends », « Hey Jude », « Day Tripper », noyées malheureusement dans un flot de guimauve.

Il est dommage qu'un artiste de talent soit aussi « pute » (passez moi l'expression, c'est la seule qui puisse convenir). Il y a récupération et récupération, et celle de **M. Feliciano** est vraiment trop évidente.



IRISH COFFEE

Ce café irlandais nous arrive de Belgique. Composé de cinq jeunes Flamands et Hollandais ce groupe tient déjà le succès en Belgique et dans les pays scandinaves avec *Masterpiece*, titre vedette de leur 45 t.

Jean Van Der Schueren, guitare solo ; William Souffreau, chanteur ; Hugo Verhoye, batterie ; Paul Lambert, orgue et Willy Bischoff, basse, possèdent une technique certaine et n'admettent aucune référence d'inspiration. Pourtant Led Zeppelin, peut-être !...

CREEDENCE CLEARWATER REVIVAL -1

LORSQUE l'on y songe, on a finalement peu écrit, en France, sur Creedence Clearwater Revival. Cela est sans doute dû au fait que, par excellence, Creedence est le groupe sans problème, sans échec, dont tous les titres sont des tubes et dont tous les 33 t réalisent les meilleures ventes de pop music.

Et pourtant, il y a, j'allais dire enfin, du nouveau dans le groupe des frères Forgety. La « machine » parfaitement huilée vient de perdre l'un de ses membres et devient un trio.

D'autre part, le « New Musical Express », journal spécialisé anglais, publie son référendum et nous apprend que pour la première fois, les défunts Beatles ne sont plus le premier groupe du monde, mais le second. Le titre revient au CCR. C'est la première fois qu'un groupe américain obtient ce classement. La nouvelle est de taille si l'on songe que Creedence n'est venu qu'une seule fois en Angleterre pour deux concerts les 14 et 15 avril derniers.

Si nous avions dû penser qu'un groupe détrônerait les Beatles, nous aurions parié sur Led Zeppelin, qui désormais, outre-Manche, déplace plus de monde que les Who ou les Stones.

Parmi les sujets de satisfaction du CCR, il est remarquable de noter que tous leurs 33 t se sont vendus à plus d'un million d'exemplaires. Depuis 1968, sept de leurs titres ont été numéro 1 en Allemagne ! Creedence est le groupe qui se vend le plus en Suisse, Norvège, Israël, Grande-Bretagne, Etats-Unis, Allemagne, etc. Leur tube, Proud Mary, a été enregistré par plus de 50 artistes, dont Elvis Presley, Tom Jones, Ike et Tina Turner, re-etc.

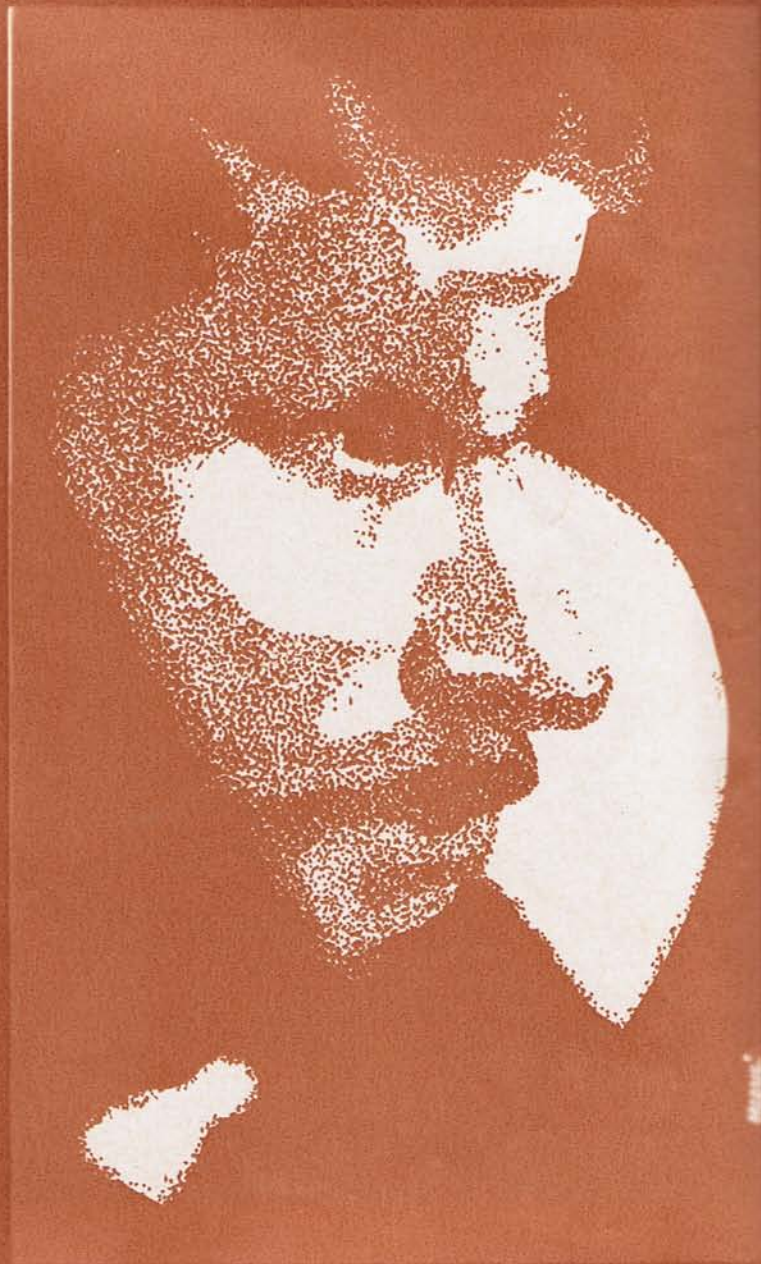
J'arrête ici l'énumération des performances, les Stones eux-mêmes en ont des complexes.

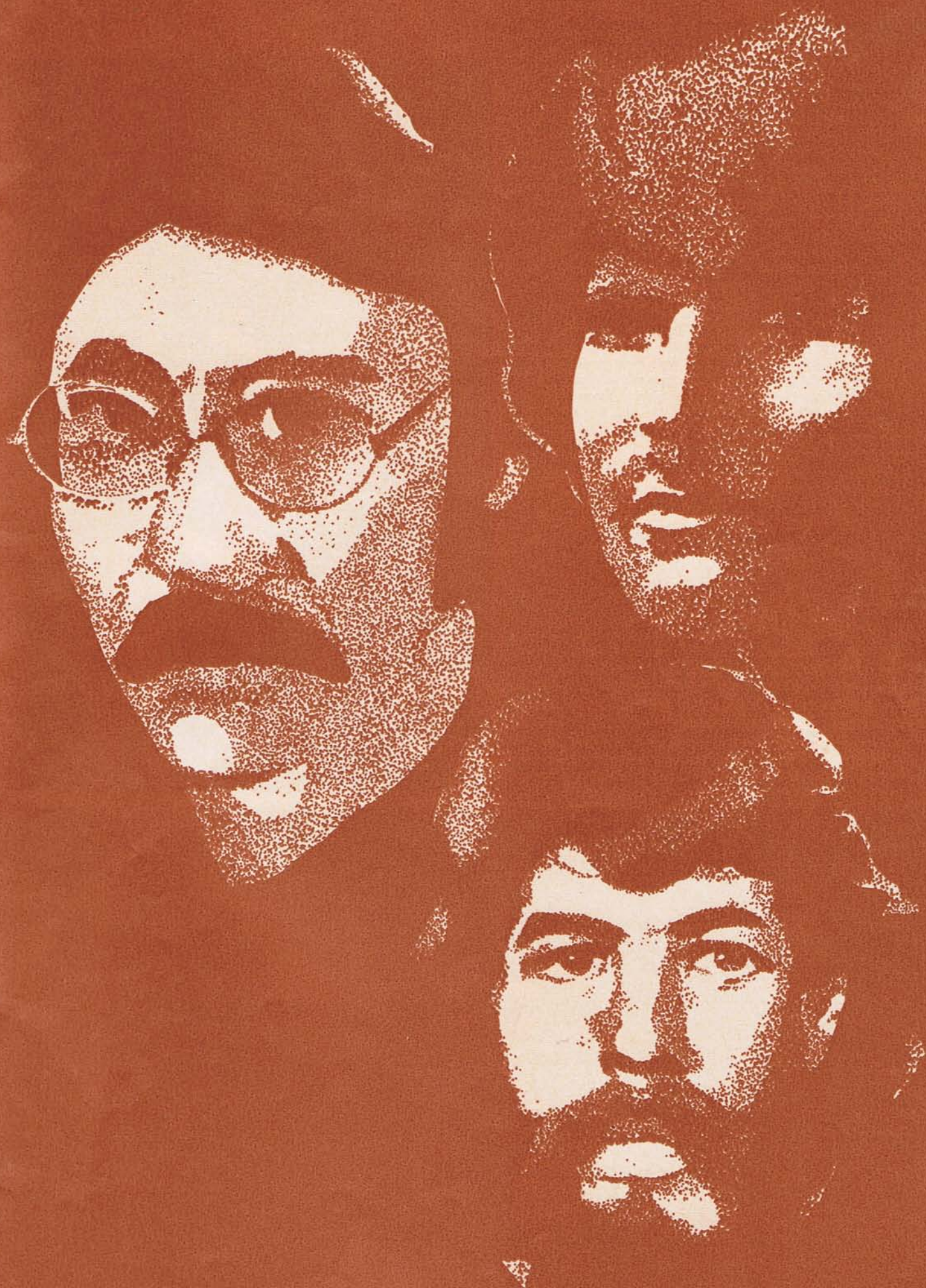
ILS JOUAIENT POUR 75 F

Jusqu'à ces derniers jours, le CCR était composé de :

- John Forgety, guitariste, chanteur soliste, producteur, arrangeur et compositeur du répertoire du groupe.
- Tom Forgety, frère aîné de John, créateur et guitare rythmique du groupe.
- Doug Clifford, batteur.
- Stu Cook, bassiste.

Le groupe est formé depuis avril 1959, époque où les quatre compères étaient encore lycéens et où, sous le nom de « Blue Velvets » (velours bleu), ils jouaient pour 75 F dans les surprises-parties d'El Cerrito (Californie).





Puis ils sont devenus les « Golliwogs », groupe parodique qui, avec des costumes bigarrés et des chapeaux haut de forme, proposait la même formule de spectacle que celle des Charlots en France. Après avoir jugé plus sage et plus rentable (!) d'en revenir à la formule du rock band, le groupe devient finalement, en 1968, le « Creedence Clearwater Revival ». Creedence signifie à la fois le nom d'un ami et l'expression anglaise de la confiance en soi, Clearwater, l'eau pure, pour indiquer quelque chose de profond et de pur, Revival le renouveau, mais dans la ligne d'une certaine tradition musicale. Cette tradition musicale est évidente dès lors que l'on a écouté, ne serait-ce qu'une fois, le CCR. Leurs morceaux sont toujours construits pratiquement de la même façon. Selon le même schéma musical : une intro de guitare juteuse, un vocal vigoureux, un solo féroce, mais sans prouesses. La musique des frères Fogerty est simple, trop simple, facile, disent leurs détracteurs. Quoi qu'il en soit, elle est prodigieusement et radicalement efficace, tout en ayant une couleur assez neuve. On appelle cette musique le « Bayou sound » ou encore le « swamp rock » ; c'est un mélange de rock, de country and western, de blues, et surtout de cette musique du sud des Etats-Unis que John Fogerty aime tant. Si, contrairement à ce que tout le monde croit, John n'a jamais vécu, ni même été dans le Sud, il n'en a pas moins été profondément marqué par la Louisiane, par le « Bayou country ». Ses musiciens préférés sont Elvis Presley, Carl Perkins, Little Richard et surtout ces grands noms, venus de Memphis ou du Mississippi que sont Howlin' Wolf, Muddy Waters, Lightin' Hopkins et Chuck Berry.

DU CCR à PENDULUM

Ce qui explique que, tout compte fait, la musique du CCR est bien souvent une réminiscence de tous ces grands, que John ait tenu à ce que leur premier simple soit le vieux succès des années 50 de Checker's Dale Hawkins, « Susie Q », et que leur second simple soit « I Put A Spell On You » de l'autre Hawkins, Screamin' Jay.

La formation instrumentale du CCR est pratiquement la même, quels que soient les morceaux : batterie, basse, parfois de l'harmonica ou de l'orgue et surtout les deux guitares des frères Fogerty, qui sont sans aucun doute les deux meilleurs musiciens du groupe.

Tom Fogerty, l'ancien chanteur et soliste du groupe, à l'époque de « Tom my And The Blue Velvets », se contentait jusqu'ici — nous verrons plus loin qu'il vient de changer d'avis — de tisser le fond musical des morceaux (rythmique et vocal).



Quant à John Cameron Fogerty, il est l'âme du groupe ; c'est un musicien complet qui joue de la guitare, de l'orgue, de l'harmonica, du piano, de la harpe, du saxo, du dobro, et de tous ces instruments étranges de forme et de son ; John, c'est cette voix fantastique de « Noir défoncé » qui vous laisse... sans souffle et qui vous prend aux tripes.

Ce qui est pour le moins surprenant chez Creedence, c'est la constance de sa production discographique ; tous ses titres et surtout tous ses 33 t sont d'égale qualité. Aucun d'eux n'est le reflet d'un passage à vide ou d'une erreur d'aiguillage musical. Au contraire, ils sont tous l'illustration d'un souffle puissant, vif et jamais ennuyeux. De ce fait, il est extrêmement difficile d'avancer lequel (lesquels) des six albums du CCR parus à ce jour est le meilleur du lot. Néanmoins les plus importants dans l'histoire du groupe semblent être « CCR », « Cosmo's factory », « Pendulum ».

« Creedence Clearwater Revival » est leur premier 30 cm à travers « Susie Q », le tube du disque, nous les avons découverts et explorés. « Cosmo's Factory », est pour moi le disque par excellence du CCR ; en deux faces, le groupe dit tout ce qu'il a à dire, sans rien rajouter, avec une force et un impact inimitables. C'est net et carré, sans un pouce de graisse : tout est bon, surtout « Ramble Tamble » et la formidable version de « I Hear Through The Grapevine » de Marvin Gaye, au rythme démesuré, répété à l'infini, insoutenable.

Pour la petite histoire, sachez que Cosmo's Factory (l'usine de Cosmo, Cosmo étant le surnom de Doug, le batteur) est le quartier général du groupe. C'est un ancien entrepôt, situé dans les faubourgs industriels de Berkeley, en Californie, où Creedence a installé un terrain de basket et de base-ball, un salon-bar, un studio de répétition et d'enregistrement... ainsi qu'un vieux cuisinier nommé « Pot Luck ». On ne manquera pas de se féliciter de l'influence bénéfique de cet endroit pour le moins singulier, sur la production du groupe.

« Pendulum », sorti en décembre 1970, lancé aux Etats-Unis à l'issue d'une conférence de presse monstre au Cosmo's Factory, qui coûta trente mille dollars, est lui aussi très important. Il

marque, dans l'histoire du groupe, une évolution certaine, évolution technique et musicale. Technique, car la basse de Stu Cook et la batterie de Doug Clifford y sont beaucoup mieux reproduites, beaucoup mieux enregistrées qu'à l'accoutumée. Musicale surtout, car on discerne, pour la première fois, à côté de titres relativement conventionnels comme « Have You Ever Seen The Rain », lui aussi superbement produit et enregistré, de longs solos d'orgue et même des incursions de saxos (John), des passages beaucoup plus élaborés, plus sophistiqués, plus free (« Rude Awakening », « Chameleon »). Ces titres, le « Caméléon », « Réveil Brutal », sont d'ailleurs vraisemblablement, dans l'esprit de John, destinés à marquer l'évolution du groupe. Pour être franc, je n'aime pas beaucoup ce nouveau visage du « travellin' band ». Il est sans couleur, sans inspiration, vide. Certains ont prétendu que « Pendulum » serait l'album-charnière dans la carrière de Creedence. A vrai dire, il a permis au groupe de se reconsidérer et d'aboutir au CCR trio. Mais sur le plan strictement musical, les titres « new look » sont, nous pouvons le dire, un échec. Persister dans cette voie conduirait vraisemblablement dans l'impasse. John, au vu de ses dernières déclarations, semble l'avoir compris, mais ce n'est pas sûr. Il serait dommage pour nous tous que ce groupe qui a toujours été l'exemple même de la simplicité, de l'efficacité et de l'impact immédiat, aille se perdre dans des recherches musicales, pour lesquelles il n'est manifestement pas fait.

DEUX MILLIARDS DE BENEFICE PAR AN

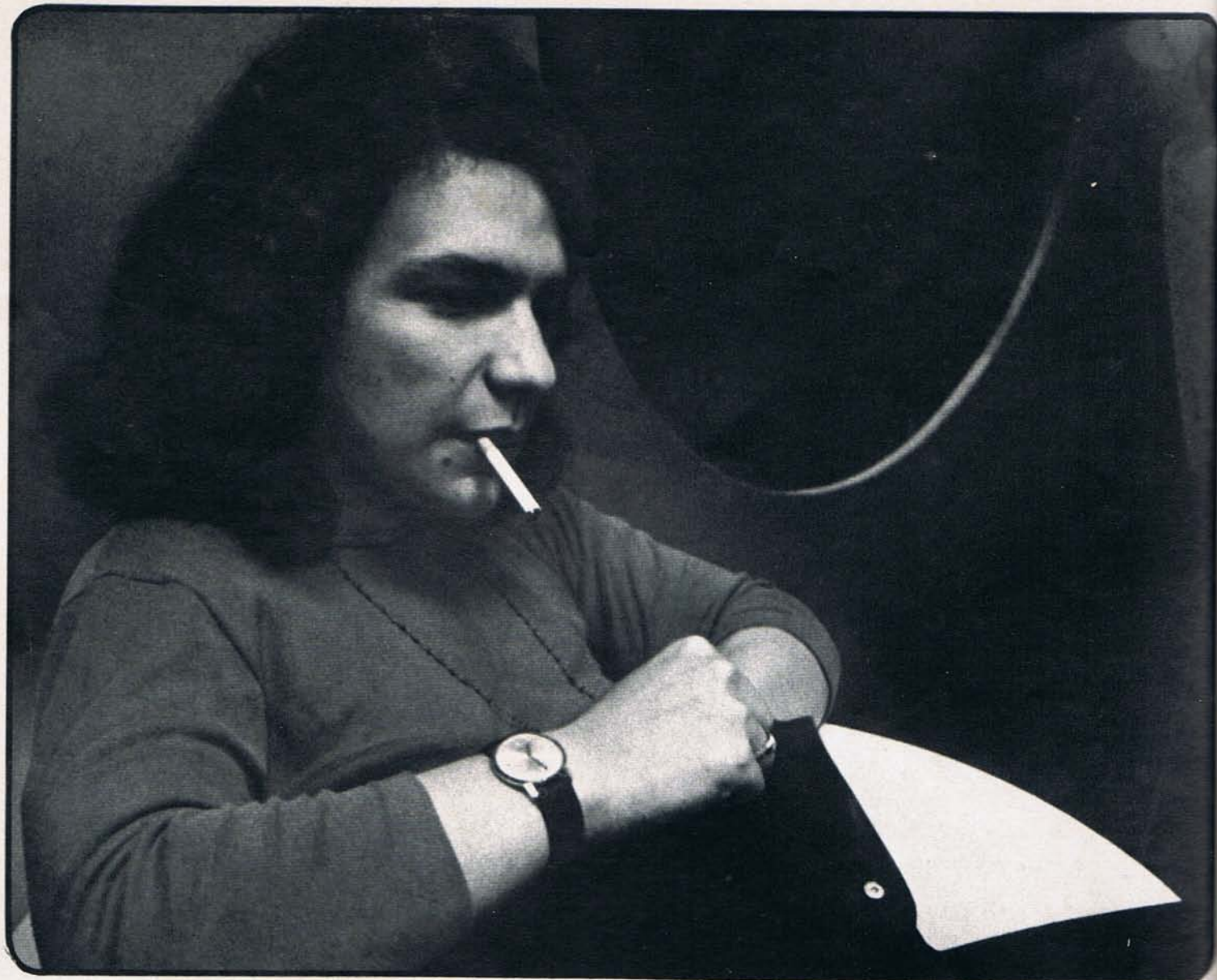
En fait contrairement à certains puristes, cloîtrés dans les recherches underground, j'aime bien le CCR. Sa musique, sans fioritures, simple, vigoureuse, directe, est saine et tonique. Creedence, c'est avant tout le groupe de pur rock, vraisemblablement le meilleur qui ait jamais existé, parce que le plus efficace. Les inconditionnels du rock des années 50 ne devraient pas rejeter en bloc la musique du CCR. Elle a le mérite d'être toujours jeune, même si elle est teintée d'une certaine nostalgie, à l'inverse de celle d'un Elvis Presley ou d'un Carl Perkins désormais un peu statique. On a souvent reproché, à plus ou moins juste titre d'ailleurs, au CCR d'être une vaste machine à tube, à fric (!), au ronron solide, mais lassant, sans fantaisie. Toujours est-il qu'il est préférable et rassurant que le groupe le plus populaire du monde, le plus commercial, soit désormais le CCR et non plus les Monkees et autres Archies. Je vous disais il y a quelques lignes que Creedence venait de perdre l'un de ses membres et allait devenir un trio, appelé probablement à avoir autant de succès que les grands trios de l'histoire de la pop music, les Cream, « Experience » d'Hendrix, et un moment les Nice.

Tom Fogerty, le fondateur du groupe estimait que Creedence marchait vraiment trop bien (deux milliards de bénéfices par an) et a décidé de faire une carrière de soliste. Il va enregistrer un album en solo où il ne chantera que des chansons à lui. Il sera d'ailleurs certainement accompagné dans ce disque par les trois autres Creedence, car Tom, Doug, Stu et John sont restés les meilleurs amis du monde. Pour le moment, ils sont tous en vacances. Doug est parti skier dans les montagnes de Californie, Tom est à Acapulco, John dans la « Vallée de la Mort » en Californie et Stu à Londres avec sa petite femme Jackie.

Après ces vacances, Creedence va enregistrer son septième 33 t qui doit sortir en avril. Il est possible que pour cet album, Creedence soit accompagné dans certains titres par Booker T and the MG's. « Ce sont nos meilleurs amis et musicalement nous sommes très proches les uns des autres ; il est possible aussi que dans cet album ou dans un prochain, nous chantions nos propres compositions », a révélé Stu Cook, le bassiste.

Autre projet de Creedence, une grande tournée européenne au printemps prochain avec, en particulier, une dizaine de concerts sur le continent ; il est tout à fait possible et même probable qu'ils viennent nous rendre une petite visite, en France. Dans l'espoir de cette venue, il ne nous reste plus qu'à attendre le prochain disque du CCR, qui sera, nous le souhaitons, bien dense et fort réussi.

Jean-Marie LEDUC



COMME vous tous, je déplore souvent le manque d'entente au sein de nos meilleurs groupes qui généralement conduit à leur séparation. Il en résulte néanmoins parfois d'excellentes choses.

En effet, je fus récemment surpris par les étonnantes qualités de Daye, groupe composé de musiciens ayant déjà fait, depuis longtemps, preuve de leur compétences. La majorité d'entre eux n'accordant aucune importance à leur passé, l'avenir seul les intéressant, je ne mentionnerai donc pas les diverses formations auxquelles ils ont appartenu. Sachez seulement que beaucoup compartaient sur celles-ci pour que la pop française soit enfin reconnue internationalement. De toute façon, ceux qui s'intéressent tant soit peu aux musiciens français ne manqueront pas de les identifier. Ce sont actuellement Joël Daye (chant), Jean-Pierre Prévotat (drums), Paco (percussions), Claude Angel (guitare), Joël Dugreneau (basse) et Walto Laitinen (pianiste) norvégien qu'ils rencontrèrent par hasard et avec lequel ils se lièrent d'amitié. Ce dernier, habitué des

studios américains, devait cependant déclarer que les séances d'enregistrement avec Daye avaient été les meilleures et les plus intéressantes auxquelles il avait participé depuis longtemps. Je le crois volontiers car il s'agit là d'une véritable révélation et je n'hésite pas à dire que, musicalement parlant, Daye est le groupe français le plus compétent du moment.

A l'écoute de leur LP, je fus saisi par la richesse de leurs idées, richesse qui a l'avantage de ne pas se perdre dans une vaine complexité et la gratuité de prouesses techniques. Leur musique n'est certes pas destinée à quelque soi-disante élite intellectuelle mais la subtilité, la finesse, la sincérité et la variété dans les sonorités en font toute la beauté.

Les Musiciens se haïssaient

Ayant rencontré Joël Daye chez Barclay, j'en profitai pour bavarder un peu avec lui. Joël, qui a formé ce groupe, en est en quelque sorte le leader. Il fit ses débuts voici déjà quelques années, cependant, il y a bientôt deux ans lors-

qu'il était chanteur au sein d'une formation de classe (toujours considérée comme étant une des meilleures), tous les espoirs lui étaient permis. Hélas, il ne devait pas tarder à subir de nombreuses déceptions. Si musicalement parlant l'entente était parfaite, il n'en était pas de même sur le plan humain. Aux dires de Joël, ils avaient plus souvent envie de se taper dessus que de jouer ; ils se haïssaient littéralement les uns les autres. Il devait peu à peu se tenir à l'écart, puis finalement les quitter. Toutefois, Joël fourmillait d'idées et bien qu'ayant été profondément déçu, il ne tenait pas à en rester là.

Après une courte période pendant laquelle il fut obligé de travailler dans un bureau pour gagner sa vie, il finit par réunir quelques musiciens sans commettre cette fois-ci l'erreur commune à de nombreuses formations : un groupe étant également une véritable famille, il eut soin de choisir ses partenaires parmi ses amis ; Joël a compris que pour qu'une association soit durable il faut avant tout qu'il y règne une certaine harmonie, tant

DAYDE L'INCONNU

du point de vue musical que du point de vue humain. C'est, à son avis, l'une des principales raisons de la puissance de certains groupes anglo-saxons.

Le Français une langue pour poète

L'influence du blues est très nette chez Joël, toutefois il n'en a pas gardé la rigueur. Cette musique de gens simples, concernés par l'ensemble des problèmes que pose la vie en générale, et qui vous va droit au cœur, fut pour lui une véritable découverte tant il était capable d'en ressentir toutes les nuances. Tout comme celle-ci, sa musique a pour sujet le monde environnant ; il aide à prendre conscience de toute la laideur qui constitue notre univers quotidien, dénonce l'abus de certaines choses, telles que la drogue (à l'exclusion du chanvre) ou du moins de la façon dont elle est utilisée par certains imbéciles, gardant souvenir de véritables désastres dont il fut témoin, notamment chez certains de ses amis, Joël, qui à ses débuts effectua de nombreuses tournées dans les bases américaines, possède une excellente maîtrise de la

langue anglaise et de sa promotion ; ceci, allié à sa voix puissante et à son timbre un peu « rocailleux », me fit inévitablement penser à un chanteur de nationalité britannique. Il faut dire que lorsqu'on me fit écouter la maquette, aucune indication ne me fut donnée afin de ne pas influencer mon jugement. Joël est donc un des rares chanteurs français, sinon le seul, pouvant se permettre de chanter en anglais sans pour cela paraître ridicule. Du reste, le français devrait, d'après lui, être réservé aux ballades et à la poésie, seules les sonorités de la langue anglaise pouvant convenir à un style plus « heavy ». Ainsi, dans le LP, seules les paroles d'un morceau (« Cocaïne ») sont en français. Entièrement composé par Joël, ce premier LP est un petit chef-d'œuvre en lui-même et d'après ce qu'il me confia, le deuxième (oui, il y songe déjà !) ne devrait pas manquer d'en étonner plus d'un. En effet, quatre des morceaux seront composés par Roger Chapman (chanteur de Family) avec lequel Joël entretient de solides liens d'amitié. De plus, ne sachant pas encore

si Jean-Pierre Prévotat pourra rester avec eux, celui-ci ne s'étant pas pour le moment séparé de ses musiciens actuels, il est prévu qu'il sera en cas d'impossibilité remplacé par le beau-frère de Chapman.

Récemment constitué, le groupe n'a pas encore de plan d'avenir bien défini ; tous leurs espoirs reposent sur leur disque.

Loin d'être des mystificateurs, Dayde est composé de gars sincères, enfin libérés des pressions subies précédemment et jouant avant tout avec leurs tripes. Écoutez-les ; je suis persuadé qu'ils sauront convaincre même les plus anglophiles d'entre vous. Je tiens finalement à signaler qu'ils sont actuellement « disque pop » sur France 1 ; c'est là une autre preuve de leur qualité.

Bernard Y. GUILCHER



JOËL DUGRENEAU



JEAN-PIERRE PREVOTAT



CLAUDE ANGEL

**DEUX, TROIS SUCCES PAR AN, DANS TOUS
LES HITS, TOUS LES PAYS.
EN FRANCE, IL NE FIGURAIT NULLE PART
DEPUIS PLUSIEURS MOIS.
L'AVAIT-ON OUBLIE ? MAIS NON !...**

TOM JONES



est toujours là !



Conférence de presse dans les salons de l'hôtel Plaza. Comme de coutume, coupe de champagne, whisky, petits fours, et journalistes. Au sortir de la réunion, et grâce il faut bien le dire à une consœur éminemment curieuse, nous savions que M. Tom Jones gagnait 50 millions anciens par gala, qu'il était marié, père d'un garçon de quatorze ans, et préférait être un sex-symbol que terrassier (son ancien métier). Pour le reste, nous apprenions également qu'il aimait toujours le rock'n'roll, qu'il était avant tout un rocker, mais qu'il fallait bien élargir son public. Dernière précision, M. Tom Jones semble se foutre totalement de la musique underground. (Tiens, j'ai déjà entendu ça quelque part).

Donc, vingt-quatre heures après avoir vu le show (un peu) bidon de James Brown, je me suis retrouvé dans un Olympia infiniment plus calme, pour voir celui que beaucoup de petites et grandes Anglaises et Américaines considèrent comme Monsieur Sex (pas forcément machine) : Tom Jones.

Le moins que l'on puisse dire, c'est que Tom Jones, énorme vedette dans son pays et aux Etats-Unis, est malheureusement relativement peu apprécié dans

notre douce France. La preuve : une heure avant le show j'ai proposé gratuitement une place (à 70 F) à une bonne dizaine de personnes, tout le monde a refusé... Evidemment Tom Jones n'a pas le cheveu long, ne s'habille pas autrement qu'en smoking et en plus, comble de l'ignominie, il possède une voix magnifique. Autant de raisons suffisantes pour que les amateurs de musique pop fassent une moue dégoûtée à la seule mention de son nom. Dommage, vous avez raté la meilleure chose qui se soit produite à Paris depuis Burdon et Ike et Tina Turner !

Elle s'est pourtant bien fait attendre, cette meilleure chose ! En effet, la première partie de ce Musicorama (on croyait que ça n'existait plus) était assurée par une charmante blonde suédoise dont le nom m'échappe, ha si, B.B. Jones, et qui s'est partagé les applaudissements et les sifflets du public pendant trente minutes. Applaudissements parce qu'elle chantait très bien. Sifflets parce que malgré tout, on en avait ras le bol et qu'on était tous venus pour M. Jones. Enfin ! Le beau Tom apparaît dans un magnifique smoking noir qui contraste avec les ignobles « costars » de James Brown (Oh ! là ! là ! qu'ils étaient vilains !) Et tout de suite

ce fut l'enchantement. Le pied si vous préférez, pour faire plus pop... Soutenu par son excellent orchestre, Tom Jones mis tout le monde K.O. dès la première chanson. Une voix incroyable, un feeling extraordinaire, un jeu de scène excellent (un peu exagéré par moments), de très bonnes chansons dont la plupart sont des tubes, que voulez-vous de plus ! Faisant alterner les morceaux lents tels que le superbe « I'll never fall in love again » avec des morceaux plus rapides. Tom Jones enchaîna sur un pot-pourri de ses hits et termina sur une suite de classiques du rock chantés de la façon la plus sauvage. Fabuleux Tom Jones ! Le seul qui soit capable (avec Presley peut-être) de rendre bonne une chanson médiocre tant son talent est immense. Le seul chanteur « à voix » qui possède le feeling des plus grands chanteurs noirs. Le meilleur showman anglais avec Mick Jagger et Ian Anderson. Tom Jones est vraiment monstrueux de talent et il n'y a que les Français qui ne s'en soient pas encore aperçus. Gérard Baqué m'a dit à la fin du show : « Extraordinaire ». Croyez-moi, les enfants, pour que le père Baqué ait dit ça, il faut vraiment que cela ait été bon !

Jacques ALLEMAND

ZOO AN III



L'événement de l'année écoulée en ce qui concerne la pop musique française aura été finalement la tournée de « Zoo » en Angleterre.

De tout cela, j'ai discuté avec les « Zoo » que j'ai rencontrés à Pup Courage.

« Il est dommage que l'on ait peu parlé de notre séjour en Angleterre, m'ont-ils dit, on fait parfois beaucoup de bruit autour de tournées qui n'en valent pas la peine. Or, la fois où un groupe français va enfin se produire à Londres, rien n'est fait, ni par notre maison de disques, ni par ceux dont le métier est d'informer et qui, sceptiques, n'ont pas pris la chose au sérieux. »

La chose est en France pratiquement passée inaperçue, surtout dans le grand public. Seuls « Pop II » et quelques confrères se sont intéressés à la campagne d'Angleterre de « Zoo ». A vrai dire, la cote de « Zoo » en France depuis un an a accusé, semble-t-il un certain tassement. Pourtant ce groupe jouit d'une certaine estime auprès des étrangers et en particulier des Anglo-Saxons. On s'en est encore aperçu au MIDEM où « Zoo » avait été invité pour une journée. Il est en fait resté cinq jours à Cannes, où il a fait plusieurs bœufs mémorables avec Eric Burdon et War et aussi Ike Turner au « Whisky à gogo ». En parlant de André Hervé, l'organiste et pianiste du groupe, Ike a même fait remarquer « qu'il n'y avait pas de pianiste qui sache jouer comme cela aux Etats-Unis », ce qui a laissé perplexe André Hervé qui s'est demandé si Ike ne se foutait pas de lui ! Ces passages au « Whisky à gogo », qui ont vivement intéressé les professionnels étrangers, ont d'ailleurs permis à Europe 1, à Sud-Radio et à Radio-Monte-Carlo de redécouvrir « Zoo », qui a joué coup sur coup, en direct sur leur antenne.

LA CAMPAGNE D'ANGLETERRE

« A Londres, nous avons joué au Roundhouse (le grand club « underground » de la capitale) avec Dada et surtout au « Ronnie Scott », où nous passions au premier étage tandis que Charlie Mingus jouait au rez-de-chaussée. Puis avec Yes et Family, nous sommes allés nous produire en province, à l'université de Bradford entre autres. »

Le moment le plus difficile pour « Zoo » se situe lors de leur premier passage au « Ronnie Scott ». Ce soir-là, beaucoup de professionnels, tels les musiciens de John Mayall, Larry Taylor et Harvey Mandel, ceux de Manfred Man, de Chicken Shack étaient venus par curiosité pour jager « Zoo ».

« Nous étions tous dans nos petits souliers, surtout Ian notre chanteur, mais cela s'est remarquablement bien passé à partir du second morceau. Nous pouvons dire que le bilan de cette tournée est positif. Les Anglais ont été surpris par notre musique, qu'ils ont finalement appréciée. Tout compte fait, cette tournée a été pour la pop française une excellente opération. Les Anglais savent désormais qu'elle existe. »

S'OUVRIRE AU PUBLIC !

Pour ce qui est de la France, « Zoo » est conscient que tout ne va pas pour le mieux. Depuis un an, les concerts marchent moins bien, sauf dans l'Ouest et en Bretagne, bien sûr, où « Zoo » fait systématiquement salle pleine. Il ne faut pas oublier, en effet, que « Zoo » est presque un groupe breton... (quatre des sept membres sont Bretons !).

« Nous n'intéressons plus qu'une minorité, alors que notre musique devrait être comprise par tous ; c'est de notre faute. Désormais nous allons travailler pour être plus commercial dans le bon sens du terme : nous allons nous ouvrir. »

« Zoo » An III se compose de Christian Devaux (batter), André Hervé (organiste, pianiste, vibraphoniste), Michel Hervé (bassiste), Michel Ripoché (violoniste et tromboniste), Daniel Carlet (Saxo et violoniste), Michel Bonnecarrère (guitariste) et de Ian Bellemey (chanteur). A l'origine, le groupe qui, en janvier

1969, avait formé « Zoo » comprenait neuf membres, mais les défections de Pierre Fanen, de Robert Guirien et de Joël Daydé ont réduit « Zoo » à sept membres, Joël Daydé ayant été remplacé aussitôt.

Pierre Fanen, guitariste soliste, l'un des meilleurs guitaristes français, la figure la plus connue du groupe, a quitté « Zoo » au printemps dernier. Le dernier enregistrement du groupe auquel il ait participé fut « Amour Anarchie 70 » de Léo Ferré, où celui-ci s'était fait accompagner par « Zoo » dans les titres-phare du disque, « Le chien » et « La the nana ». Pierre est occupé, depuis, à monter son propre groupe avec Philippe Combelle, le fils du grand Alex Combelle. Robert Guirien, le trompettiste, tout comme Pierre Fanen d'ailleurs, a quitté « Zoo » pour divergences musicales. Quant à Joël Daydé, l'ancien chanteur, qui vient de sortir un disque fracassant, je n'ai pas besoin de vous en parler puisque Bernard Guilcher lui consacre un article dans ce même numéro.

LA RECRUE ANGLAISE

Le successeur de Joël est un jeune Anglais, Ian Bellemy. Lorsque j'ai fait sa connaissance, il était plongé dans « Dawn of Magic », la version anglaise du « Matins des Magiciens » ; il m'a en effet avoué qu'il était passionné par le fantastique et par la sorcellerie. Ian, qui est un ami de Richie Blackmore (des Deep Purple), de Pete Brown et qui connaissait bien Brian Jones, a vingt-deux ans ; il est né à Soho, le Pigalle londonien. Il est professionnel depuis quatre ans et était jusqu'à l'année dernière le chanteur de « Serendip », un petit groupe de club anglais. C'est en lisant les petites annonces du Melody Maker qu'il a appris que les « Zoo » recherchaient un chanteur. Auditionné, il se révéla être exactement la voix que les « Zoo » et leur manager Adelmo Minardi cherchaient. C'est lui qui désormais écrit toutes les chansons du groupe, le plus souvent sur des musiques de André Hervé, comme en témoigne le dernier 30 cm de « Zoo » « I Shall Be Free ».

Ian, qui connaît déjà remarquablement la musique française, m'a avoué que s'il aimait Triangle, Martin Circus et Voyage, il était par contre hermétique à Magma. « La grande différence entre la France et l'Angleterre, c'est que la musique est, chez nous (l'Angleterre bien sûr), un art ; ici, ce n'est pas toujours le cas. Sacha Distel l'a très bien compris : il n'y a qu'à écouter ses enregistrements en anglais et ceux qu'il vous destine ; il n'y a pas de comparaisons possibles ! »

Cette réflexion est pleine de bon sens ; mais que Ian n'oublie pas qu'il est désormais le chanteur de « Zoo » et qu'à ce titre, il pourrait peut-être contribuer à améliorer notre production musicale !

Au moment où j'écris ces lignes, « Zoo » travaille sur deux 33 tours. Le premier est le prochain album du groupe, qui va être enregistré au Studio de la Gaité à partir du 10 mars. Le second est un album un peu particulier, fruit de la collaboration de deux Aphrodite's Child et de « Zoo ». Depuis quelque temps déjà, Demis, le chanteur des Aphrodite's, avait dans l'idée de sortir un 33 tours de musique d'inspiration grecque, mais avec une rythmique résolument pop. Pour réaliser ce disque, Demis s'est entouré de Silver, à la fois le nouveau et l'ancien soliste des Aphrodite's et des « Zoo ». Ce disque va malheureusement poser quelques problèmes pour sa commercialisation, car « Zoo » d'une part, et Demis et Silver d'autre part, ne sont pas dans la même maison de disques. Va-t-il sortir sous le nom de « Zoo » ou sous celui de Demis ? L'avenir nous le dira.

Si « Zoo » songe sérieusement à reconquérir la France, il ne va pas pour autant abandonner la pénétration des pays Anglo-Saxons qu'il a entreprise. Ses disques sont désormais distribués en Angleterre, chez Vertigo et aux Etats-Unis chez Mercury. Il faut souligner d'ailleurs que le premier trente de « Zoo » s'est vendu en Angleterre, en importation à cinq mille exemplaires ! Pas mal, non ? De plus il est question que « Zoo » retourne en mai prochain en Angleterre, avant d'entreprendre un possible périple américain. Tout le mal qu'on puisse souhaiter à « Zoo », c'est que ces projets se concrétisent et alors cette fois-là, nous vous promettons d'en parler plus amplement encore.

Jean-Marie LEDUC



SPECIAL LONDRES

DE NOTRE CORRESPONDANT PERMANENT BERNARD NINAT

Notre envoyé au Festival de Nancy avait été enthousiasmé par ce groupe, encore peu connu, qui se nomme «Tear Gas». Aussi avions-nous demandé à notre correspondant londonien de partir à leur recherche. Ce qu'il fit ! L'entrevue eut lieu dans un Club de la banlieue de Londres, tandis que «East of Eden» prenant le relais faisait vibrer une salle déjà surchauffée.

Ils étaient tous assis, sagement, autour d'une table, dans cette même salle où ils avaient répété, tout à l'heure, avant de monter sur scène. L'interview fut laborieuse et leur patience grande car j'étais obligé de leur faire répéter trois ou quatre fois les réponses qu'ils me faisaient dans un anglais... très nordique.

Tous les membres du groupe sont, en effet, Ecossais. Dave Batchelor, 22 ans, le chanteur et Zal Cleminson, 21 ans, le guitariste sont nés à Glasgow. Ils jouaient ensemble dans une formation qui éclata. En quête d'un batteur, ils découvrirent alors Willy Munro, 20 ans, originaire d'Aberdeen. Willy avait vécu en Allemagne où il jouait dans le même groupe qu'un certain Blackmore. Ensemble, ils composèrent «Mandrake Root» qui fait toujours partie du répertoire de «Deep Purple». Ensuite, Chris Glen, 19 ans, guitare basse, se joignit à eux. Il y eut aussi Eddy Campbell qui tenait l'orgue à Nancy mais qui quitta le groupe presque aussitôt.

Formé, il y a une vingtaine de mois, Tear Gas commença à jouer dans les clubs de Glasgow puis devint, peu à peu, le premier «Heavy Band» d'Ecosse. En novembre 1970, ils enregistrèrent à Londres leur premier album qui fut distribué par E.M.I. Le disque sorti, ils se produisirent pendant quatre semaines en Angleterre puis partirent pour une tournée à travers l'Allemagne. C'est au festival de Nancy qu'ils firent connaissance avec le public français.

Quel souvenir en gardent-ils ?

— Beaucoup de gens étaient partis, m'ont-ils expliqué, ceux qui restaient étaient fatigués. Nous avons joué devant, peut-être, deux mille personnes. C'était un bon public. L'ambiance était excellente et pourtant le spectacle manquait d'organisation.

Et le public anglais ?

— Le public anglais est, en général, très froid. A Londres, plus que partout ailleurs, les gens sont blasés.

Quels groupes, quels musiciens, préférez-vous ?

— Nous admirons beaucoup les Beatles, les Who, Crosby, Stills, Nash and Young. Cactus a un batteur et un bassiste fantastiques. Nous apprécions des musiques très diverses comme celle de «The Band» qui est pourtant très différente de la nôtre.

Comment voyez-vous votre évolution musicale ?

— Notre second album sera beaucoup plus mordant, plus agressif, plus rock que le premier. Il sera bien plus comme nous sur la scène. En ce sens, il sera bien meilleur mais

cela ne veut pas dire que nous évoluerons toujours dans ce sens, vers une musique plus «heavy». Nous voulons introduire le piano dont jouera Dave, mais nous n'avons pas encore eu le temps de répéter avec cet instrument. Après la sortie de notre second disque nous partirons vraisemblablement pour les Etats-Unis. Nous pensons que nous serons prêts.

Prêts ! Ils le sont. Après avoir assisté à leur show, j'en suis convaincu. Leur musique est violente et quand ils se déchainent sur scène, même un public londonien ne reste pas impassible. Quand arriva leur version de «Jailhouse All Shock Up» d'Elvis Presley, un rock'n roll qu'ils enregistreront peut-être en public pour leur prochain album, je ne sais pas qui était le plus excité de la foule ou du groupe.

J'eus le temps d'apercevoir «East of Eden». Tear Gas voulait les voir sur scène. J'avais vu ce groupe en novembre mais depuis il y a eu des changements. Je reconnus seulement Dave Arbus un excellent violoniste de rock qui joue aussi du saxo, de la flûte et de la trompette. Les nouveaux venus sont David Jack, Jim Roche et Jeff Allen. Dave Arbus avait enregistré deux 33 t du temps où il faisait équipe avec Ron Caines, Geoff Nicholson, Andy Sneddon et Geoff Britton. Un nouvel album doit paraître prochainement avec des compositions signées par David Jack. Je pus écouter «Night Time» et «Here Comes The Day» : une musique d'abord instrumentale, émaillée ensuite de vocaux de grande classe. Mais je ne vous en dis pas plus. East Of Eden jouera bientôt au Queen Elisabeth Hall et Extra y sera.



DAVE BATCHELOR



CHRIS GLEN



WILLY MUNRO - CHRIS GLEN - DAVE BATCHELOR - ZAL CLEMINSON

TEAR GAS

LEON RUSSELL at the...

Le *Speakeasy*, l'un des deux ou trois plus célèbres clubs de Londres, accueillait le lundi 15 février un débutant nommé... **Leon Russell**.

Pour les amateurs de détails, plantons le décor. 48 Margaret Street, une petite porte, une enseigne minuscule : *Speakeasy*.

La porte franchie, un couloir, un escalier. La descente à la cave. En bas, un autre couloir et le guichet-caisse.

Les deux livres (26 francs) payées, vous pénétrez dans l'antre. Première vision à droite, un cercueil. En face, le restaurant. A gauche, la boîte, et là, partout, la foule ! Je suis convaincu que les plus belles filles de Londres se donnent rendez-vous ici. Toute la nuit, elles font la navette entre le *Speakeasy* et le *Revolution* (autre club londonien fantastique).

Nous nous installons entre le bar et la scène. Les bourbons commandés, nous avons le temps de détailler le programme de février.

Chicken Shack - Ashton, Gardner and Dyke - Burning Red Ivanhoe - Gary Wright Extraction - Carol Grimes Delivery, etc., etc.

Les Beatles sont sans doute les seuls à ne s'être jamais produits au *Speakeasy*.

Bien. Revenons à nos moutons ! Nous sommes donc le lundi 15 février. A l'affiche **Leon Russell**. Dans la salle quelques inconnus !... **Roger Daltrey, Pete Townshend, Rod Stewart, Ron Wood, John Entwistle** et... **Johnny Hallyday**.

Leon Russell, vous connaissez ? Je ne vous ferai pas l'affront de vous le présenter, pourtant, il est indispensable de connaître quelques détails sur cet étrange personnage.

Galérien avec **Delaney and Bonnie, Joe Cocker, les Rolling Stones, Frank Sinatra, Jesse Davis** et bien d'autres ; producteur, compositeur (**Delta Lady**), propriétaire d'une maison de disques (**Shelter Records**) avec **Dany Cordell**, **Leon Russell** publiait il y a quelques mois un album enregistré à Londres et Hollywood.

Le personnel ? **Stevie Winwood, Bill Wyman, Eric Clapton, Chris Stainton, George Harrison, Ringo Starr**, j'en passe, et peut-être des meilleurs. Pourtant, **Russel** n'aime pas beaucoup les musiciens anglais. Il prétend qu'ils ont tendance à avoir trop de personnalité et prêchent le mythe de l'individualisme. Voilà **Leon Russell**. Doté, qui plus est, par la nature, d'une « gueule » absolument incroyable, il semble planer sur ses contemporains, ne condescendant à leur adresser rarement un regard lourd de sous-entendus. En ce qui me concerne, le lundi 15 février, j'ai encaissé un des plus grands chocs de ma vie. J'en ai même oublié de boire !

Monsieur **Leon Russell** au piano, accompagné par quelques oiseaux américains, un *Speakeasy* en délire et une leçon pour tout le monde. Celle du talent !

Si vous trouvez le disque (non édité en France et Dieu seul sait pourquoi !) de **Russell**, emplissez-vous les oreilles. Je crois sincèrement que voilà le génie musical de notre génération.

Speakeasy



POP REGIONAL

Ce groupe valenciennois, qui totalise 30 heures de scène, a remporté le Tremplin du Golf le 12 février dernier.

Adamo Jantosca (batterie), Patrice Lambour (bassiste), Dominique Choquet (orgue et saxo), Jean-Louis Choquet (chant et flûte) nous ont offert un spectacle à base de musique simple et bien conçue.

LES JOHNS

Nous avons porté à leur actif une très bonne interprétation de «L'ombre d'un Homme» et de «Astre Millénaire» dont les paroles françaises étaient excellentes.

Ce groupe très homogène aimerait pouvoir s'orienter vers une musique s'apparentant à celle de KING CRIMSON, chose qui leur est interdite pour l'heure dans les galas où ils se produisent. Ils espèrent pouvoir devenir professionnels et enregistrer un disque.



POM'S

Ce groupe parisien fit une très grosse impression. Le leader du groupe (Chico, le chanteur) possède une voix pure et chaude, qui rappelle bien souvent Richie Havens. A leur répertoire, quelques titres célèbres : Rock Me Baby, Freedom. Groupe homogène et solide, Pom's remporta très récemment la victoire sur le tremplin du Golf Drouot.

MOVING GELATINE PLATES

Quoique leur nom, long et compliqué puisse signifier l'inverse, cette formation est bien française.

Les «Moving» formés voici juste un an, firent leur première apparition au festival du Bourget où ils furent très applaudis, comme d'ailleurs ensuite à Valbonne, à la faculté d'Assas, au théâtre de la musique, etc.

Leurs morceaux longs et structurés, basés sur la recherche musicale (possible grâce à leur matériel prodigieux), rendent leur musique si variée, que l'on ne peut guère la définir.

Ils préparent actuellement chez C.B.S., leur premier album 33 tours.

Ce LP est composé de plusieurs titres comme : «Gelatine», «Moving theme» et «World of Genius Hans» qui forment les uns à la suite des autres, un seul et unique morceau.



CETTE RUBRIQUE EST LA VOTRE



Un nouveau groupe est né. Il s'appelle Well et se compose de Zappy Duchemin, 23 ans, guitare basse, Luke Bertin, 23 ans, piano électrique, Jean-Pierre Chenut, 19 ans, guitare, Alain Clarel, 20 ans, drums et François Debricon, 19 ans, flûte électrique, saxos ténor et soprano. Formé depuis trois mois, cette équipe se reconnaît deux préférences :

King Crimson et Magma.

Nous avons pu les juger grâce à l'obligeance de la direction du Gibus.

Incontestablement, des progrès, tant sur le jeu que sur la qualité musicale, sont indispensables.

Cependant, grâce à la parfaite utilisation des cuivres, un son original se dégage de l'ensemble.

WELL

Il serait pourtant présomptueux de porter un jugement définitif actuellement. Nous leur donnons donc rendez-vous les 1er et 2 mai au festival de Gand (Belgique) où ils représenteront la France en compagnie de Triangle et Total Issue. Ils auront pu entre temps se rôder parfaitement en Hollande et Scandinavie.



S.S.B. ASSOCIATION

Composé de très jeunes musiciens (moyenne d'âge 17 ans) joue une musique très violente.

La partie rythmique remplit bien son rôle le guitariste possède un bon feeling et beaucoup d'idées. Dans un style très agressif, l'un de leurs morceaux le plus apprécié, fut « Sunrise ».

Désirant persister dans la voie qu'ils ont choisie, leur plus grand désir est de faire des galas dans toute la France.



« LA HORDE CATALYTIQUE POUR... »

La « Horde Catalytique pour la fin » s'est formée, il y a 5 ans, à Nice.

Le groupe est constitué par Richard Accart (saxo ténor, flûte traversière, flûte hindoue, souffles divers),

Francky Bourlier (harpe de verre, vibraphone, harpe de piano, Jacques Fassola (contrebasse, guitare-vina, bombarde, néi) et Gil Sterg (balafons, batterie, percussions diverses).

Elle ne joue pas Pop, elle ne fait pas du Free Jazz, elle ne se réclame pas de la musique contemporaine.

Elle fait de la gestation sonore.

La « gestation sonore » les musiciens de la Horde la définissent ainsi : — Les sonorités en elles-mêmes importent cependant ce qui change c'est leur espacement, la façon dont elles sont désarticulées.

C'est une musique que l'on ne peut mettre en mots, qui ne dit rien et parle, cahote la tête et chavire le corps, musique sauvage qui bouleverse les interdits.

...LA FIN »

POP REGIONAL

LES PALMES D'OR DE LA POP MUSIC

C'est dans le cadre de la ville de Fécamp que fut organisé pendant quatre dimanches consécutifs un tournoi pour formations pop dont l'enjeu était les palmes d'or de la pop music. Saluons au passage les organisateurs de cet événement qui eut le mérite de se dérouler le mieux du monde, sans aucun incident. C'est donc dans la joie et la bonne humeur que les nombreux spectateurs élirent les vainqueurs de cette rencontre. La finale avait lieu le dimanche 28 février. Trois formations restaient en compétition : Undead (de Dieppe), le Soof (groupe local) et Bacchus (de Paris).

Undead ne retint guère mon attention. C'est un bon groupe pour les clubs mais il ne possède pas encore suffisamment de métier ; le contact avec le public fut difficile à établir.

Le Soof s'avéra nettement plus intéressant. Ces quatre musiciens fervents du style country rock basent leur musique sur les harmonies vocales. En dépit d'un certain manque de punch, je dois reconnaître qu'ils interprétèrent fort honnêtement le répertoire de C.S.N.Y. Tous deux se classèrent respectivement troisième et deuxième.

Les palmes d'or furent attribuées à Bacchus, véritable révélation de cette rencontre. Le groupe est composé de Dan (chant), Léo (guitare), Rolly (basse) et Jackie (drums). Récemment formé, ce n'en est pas moins un groupe de musiciens accomplis ayant déjà fait leurs preuves. Revenu d'une tournée triomphale à l'étranger au cours de laquelle il fut sollicité par les radios et les télévisions, le groupe dont le tour de chant est

FECAMP

merveilleusement bien rodé a décidé d'entreprendre la conquête du public français. Il y parviendra aisément car je dois avouer qu'à Fécamp j'ai, comme on dit, pris une sérieuse claque ainsi que le public venu en nombre.

Il me serait difficile de vous recréer en quelques mots le climat dans lequel se déroula leur passage. Bacchus, c'est quelque chose de bestial, de puissant, d'agressif et de sexuel ; un mélange de rythme infernal, de sonorités étourdissantes et de cohésion. Le matraquage à la batterie allié aux vrombissements de la basse vous font vibrer des pieds à la tête tandis que les soli et la voix du chanteur vous transportent dans un monde où tout est sensualité. De plus, Dan possède une voix puissante dont les possibilités, outre la justesse, sont remarquables. Bacchus, c'est pour moi, quatre bêtes de scène capables de dégelier le public le plus basé. Du reste, à Fécamp, celui-ci ne devait pas tarder à envahir la scène, en proie à un véritable délire collectif. C'est à mon sens le meilleur groupe de hard rock français et la qualité de ses compositions personnelles laisse présager un avenir brillant.

Si vous aimez la musique qui vous prend aux tripes, qui fait naître en vous le besoin de vous éclater, alors Bacchus est votre groupe, croyez-moi. Personne ne devait s'y tromper ce dimanche 28 février et c'est à la majorité qu'ils furent déclarés le groupe le plus représentatif de la pop music en France.

YES ET IRON BUTTERFLY A BORDEAUX

C'est le jeudi 4 février. La salle de l'Alhambra de Bordeaux est archicomble. Yes et Iron Butterfly vont donner leur premier concert devant un public français. Le spectacle devait commencer à 21 heures. Il est 22 h 30 et la scène demeure vide. YES et I.B. ne viendront-ils pas ?

Enfin le rideau se lève. La première impression n'est pas rassurante. Le matériel est des plus réduits : très minuscules colonnes de chaque côté de la scène, une batterie des plus simples. Dès le début la musique de Yes nous frappe par la simplicité de sa conception. Ne subissant pas l'influence des courants actuels, Yes parvient à présenter une musique simple, sans ambages, construite avec rigueur. Il est certain que ses musiciens, pris séparément, sont doués d'une technique irréprochable. Je pense notamment à Steve Howe le soliste et à Chris Squire, le bassiste. Par contre, Bill Bruford, plongé dans une torpeur étrange, manie les baguettes avec résignation. Dommage, la rythmique aurait pu être parfaite car Chris Squire était à la hauteur. Tony Kaye à l'orgue, sut rester dans l'ombre. Jon Anderson chanta sans chaleur des textes pourtant beaux. Quant à Steve Howe, c'est un très grand soliste, nous n'en doutons pas, mais qui ne fut pas très bien compris

BORDEAUX

ce soir-là. Le succès de Yes fut modeste, peut-être faut-il le mettre sur le compte d'un matériel de fortune, peut-être faut-il l'attribuer à la passivité du public.

Le rideau se lève sur la deuxième partie. Les craintes et les appréhensions que nous avions pu ressentir s'évanouissent dès les premiers « battements du Papillon d'Acier ». En effet, la présence de Mike Pinera et de Rhino a permis au groupe initial de Doug Ingle d'exister autrement que par « In a gadda da vida ». Moins intellectuelle que celle de Yes, la musique d'I.B., beaucoup plus « bluesy », sut créer un environnement qui donne au groupe toute sa personnalité. I.B. c'est dans chacun de ses titres, la rencontre de différentes influences (jazz et blues). C'est aussi la sonorité singulière de tous les instruments, c'est encore une communication permanente, c'est enfin un « sound » original. La formation de base composée de Doug Ingle à l'orgue et au chant, de Lee Dorman à la basse et de Ron Bushy aux drums, sut créer et maintenir tout au long, l'atmosphère lourde et gracieuse, caractéristique du groupe. De là, s'élevant et se complétant sans cesse, les soli de Mike Pinera et d'El Rhino empêchèrent le tout de sombrer dans la monotonie.

PROGRAMME DU GOLF DROUOT

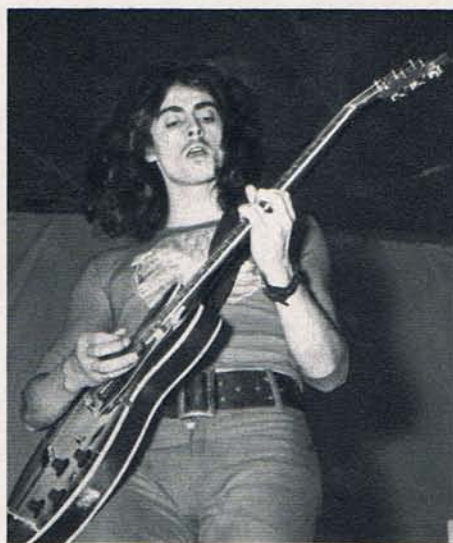
Vendredi 2 avril : « Quo Vadis ». Projection de films Pop sur Chicago Transit, Who, Moody Blues, Pink Floyd, James Brown, Small Faces, Fleet Wood Mac, Julie Driscoll, etc.
Samedi 3, dimanche 4 : Picture of life.
Jeudi 8 : Triangle, Chico Magnetic Band.
Vendredi 9 : Tremplin, 5 orchestres amateurs et semi-professionnels.
Samedi 10, dimanche 11 : Holly Guns.
Lundi 12 (matinée) : Krokodil.

Vendredi 16 : Quintessence.
Samedi 17 : Crépuscule.
Jeudi 22 : T Rex.
Vendredi 23 : Tremplin, 5 orchestres amateurs et semi-professionnels.
Samedi 24, dimanche 25 : Iris.
Jeudi 29 : Spooky Tooth.
Samedi 1er mai : Matinée et soirée Caravan.
Dimanche 18 (matinée) : Titanic.



PROLOGUE

« Prologue » c'est le nom d'un groupe français qu'on a pu voir notamment au Golf Drouot les 6 et 7 mars derniers. C'enom tiré d'un titre du C.T.A. a beaucoup d'importance aux yeux des jeunes musiciens qui l'ont choisi. Il représente, disent-ils, un nouveau pas de franchi à chacun de nos passages sur scène, le début d'une progression que nous voulons constante. Prologue se dit influencé par les rythmes « afro-cubains » et les vocaux recherchés. Sur scène, hormis leurs compositions ses musiciens jouent des morceaux de Santana, Deep Purple. Ils vont bientôt faire honneur à des contrats qui les attendent en Suisse et en Norvège. Pour l'heure, ils enregistrent un 45 t chez C.B.S.



NANCY CAREFULLY DONE PATIENT

C'est en 1968 que naquit Carefully done patient. Bernard le chanteur, Mick le bassiste (bien connu dans la région pour son imposante stature), Robert le soliste et Jean-Pierre le batteur en sont les éléments. Ces garçons qui se connaissent de longue date, jouaient auparavant dans des formations différentes. Ils ont baptisé leur groupe « Carefully done patient » (malade soigné) parce que, disent-ils, la musique est un remède à bien des maux. Les Carefully sont des bucheurs. En trois ans de travail ils ont accumulé des milliers d'heures de répétition. Le résultat est encourageant puisqu'ils jouissent déjà à l'échelon régional d'une flatteuse réputation. Si flatteuse, qu'ils peuvent désormais espérer se faire une place sur le plan national.





JAMES BROWN

A RETROUVE PARIS

Jacques ALLEMAND

L'époustouflant, l'extraordinaire, le fantastique show de M. Dynamite. James Brown. Depuis le temps que j'entendais ça, je m'attendais vraiment à voir la septième merveille du monde ! Déception... Oui, le show de M. Brown est excellent, la meilleure chose que puisse offrir le show-business américain avec Ike et Tina Turner mais de là à tous ces superlatifs, franchement non. James Brown, c'est à la fois le meilleur et le pire. Le meilleur, c'est la voix extraordinaire de M. Brown qui à défaut d'être le plus grand chanteur de rythm'n'blues est le plus grand hurleur de tous les temps ; le meilleur c'est aussi le talent de showman, du petit ex-cireur ex-boxeur, talent entièrement tourné vers l'Efficacité ; le meilleur c'est le jeu de jambes excellent qui a le don de soulever le public ; le meilleur c'est cette section rythmique qui vous bourre le crâne de ces riffs cent mille fois répétés, qui feraient danser un cul-de-jatte. Le pire, c'est justement cet orchestre qui joue au disque rayé et son indigence musicale ; le pire c'est lorsque M. Brown se pique de jouer de l'orgue, le pire c'est le truc super-connu de la cape, répété trois fois, que l'on rejette au dernier moment pour se précipiter vers le micro.

James Brown, s'il ne donne pas spécialement l'impression d'être une « sex-machine », donne par contre celle d'être une « show-business machine » et c'est surtout cela le pire. Bien sûr, on ne va pas le voir pour entendre de la très bonne musique pop ultra-sophistiquée mais pour voir et entendre une chose facile et excitante sur laquelle on puisse se laisser entraîner à ses instincts les plus primitifs et prendre son pied en remuant les siens. Mais avant de se transmettre aux pieds, la musique de James Brown passe par l'estomac. C'est là que le chef des pas du tout Famous Flames frappe. Il assène sa musique à grands coups de directs du droit et d'uppercuts du gauche comme seul un ancien boxeur sait le faire. Pourtant M. Dynamite n'a pas vaincu par K.O. le public de l'Olympia plein à craquer (3 000 personnes assises et presque autant debout). Succès oui, délire non (à part la centaine d'excités habituels). Pas de rappels à la fin, le public en avait assez. Le petit côté bidon de ce show ne semble pas avoir échappé à des spectateurs qui n'aiment pas trop que l'on se foute de leur gueule, spectateurs qui, victimes de ces super-superlatifs dont je parlais plus haut, paraissent quand même un tout petit peu déçus malgré le succès qu'ils firent à M. Brown. Après tout, notre Johnny national nous a depuis longtemps montré que lui aussi savait faire des big shows démentiels même s'il a beaucoup piqué à James Brown (au fait, à qui n'a-t-il jamais rien piqué ?) Allons, ne soyons pas trop méchants : James Brown est un merveilleux showman même si sex-machine pour sex-machine je préfère celle de Tina Turner et de ses chouettes petites lkettes.



La pilule est autorisée à partir de 15 ans !...

Atteint dans sa jeunesse au sein de laquelle la drogue étend chaque jour plus avant ses conquêtes, submergé par le raz de marée de la pornographie (qui somme toute n'a pas commis d'irréparables dégâts) le Danemark, pour qui l'a connu il y a déjà 20 ans, n'apparaît pas comme tellement changé. Les bicyclettes, encore que toujours très nombreuses, y sont plus rares, les impôts, bien que désormais retenus chaque mois sur les salaires, toujours aussi lourds, la bière y demeure unanimement appréciée, le Roi doté d'un gendre français reste solidement installé sur son trône, au parlement la droite succède à la gauche et vice-versa, le Kroner se maintient à un cours confortable, les Danoises, enfin, sont toujours aussi séduisantes. Et l'amour donc ? Il fallait bien y venir.

Le Danemark, à l'instar de la Suède, fait aux yeux des Français figure de terre promise de l'amour. Ils se sont fabriqué une image complaisante d'un pays (qui leur semble curieusement plus éloigné qu'il ne l'est réellement) dont les filles splendides et légères, pour ne pas dire faciles, sont littéralement subjuguées dès l'apparition de la première tignasse brune.

Ils risquent forts, si d'aventure ils se rendent à Copenhague animés par l'esprit d'un Rastignac partant à la conquête de Paris, de voler de désenchantement en désenchantement. Telle est l'aventure que connurent ces jours derniers trois étudiants rouennais qui n'hésitèrent pas à faire 3 000 km en voiture, en 3 jours et qui s'en revinrent du Danemark marrons comme devant.

C'est infiniment désagréable, me racontait Ilse, jeune étudiante danoise qui s'en retournait fort mortifiée d'un séjour passé à Paris, dès qu'ils savent qu'ils ont affaire à une Scandinave, la plupart des Français prennent un air égrillard parfaitement odieux.

Ilse a raison mais elle pardonnera à nos compatriotes d'avoir au vu de quelques films licencieux, au dire de voyageurs un peu vantards ou encore à la lecture de tel magazine à sensation, porté un jugement hâtif sur les citoyennes d'un pays qui, elle en conviendra, devrait s'efforcer de donner d'autres orientations à ses relations publiques. Ceci posé, Ilse, qui n'est plus à un pardon prêt, ne m'en voudra pas, le Danemark, pour qui l'aime, pour qui le comprend, est un pays où l'amour peut être une chose merveilleusement simple.

La Danoise est jolie, moins peut-être que sa sœur ennemie la Suédoise mais sans doute plus charmante. Blonde, élancée, elle aime se parer de couleurs vives. Elle est spontanée, jalouse, mais oui bien sûr, sentimentale pas plus que de raison, avide de ces compliments dont l'homme danois la frustre volontiers. Dire à une Danoise : « Vous avez une jolie robe » est autrement plus efficace et combien moins compromettant que de lui susurrer, « Je vous aime ».

Elle choisit. Et c'est peut-être surtout en cela qu'elle se différencie de la Française ; lorsqu'elle a choisi, elle n'a aucune honte à le faire savoir. La coquetterie n'est pas son fort et elle ne s'encombre pas d'une pudeur qui pour elle ressemble fort à de l'hypocrisie. Les convenances, ou supposées telles, elle les ignore délibérément. Pour elle le temps ne fait rien à l'affaire.

... LA TERRE PROMISE DE L'AMOUR A SES PROBLEMES !



SUR LES CHEMINS DE LA LIBERTÉ ...

L'adultère est rare, mais 1 Danois sur cinq divorce.

par Roger FREY

Il lui paraît déloyal de faire attendre un garçon dès l'instant qu'elle se sait décidée à franchir le pas avec lui. Elle trouve stupide de boudier son plaisir. La Danoise de Copenhague, de Ronne ou d'Aalborg ne se donne pas plus souvent qu'une Parisienne ou qu'une Marseillaise, elle se donne plus vite et souvent plus jeune.

Peut-être convient-il tout de même de préciser qu'elle ne semble guère attacher beaucoup de prix à la rareté en amour, mais encore une fois elle est loin d'être la seule dans son cas.

Cette simplicité, on la rencontre dans ces antichambres de l'amour que sont au Danemark, comme partout ailleurs, les dancings. Ici nul n'est besoin de lumières tamisées et moins encore de ces interminables séries de slows bien propres à donner le cafard à celui qui ne parvient pas à s'arracher de sa solitude. On danse, jeunes et moins jeunes fraternellement mêlés, sur des airs presque toujours rythmés et, chose dont on a perdu l'habitude en France, pays supposé de la galanterie, on raccompagne sa cavalière jusqu'à sa table.

Pour vous faire comprendre que vous lui plaisez, elle n'attend pas d'avoir dansé toute la nuit pendant soixante ou quatre-vingt-dix minutes. Vous vous en apercevrez bien vite. Précoces, les Danois le sont indubitablement. A 16 ans et parfois bien avant les filles ont pour la plupart connu leur première aventure amoureuse. Les parents trouvent cela naturel ou admettent qu'ils n'y peuvent rien. Enfin le détournement de mineurs ne peut concerner que les moins de 16 ans.

On comprend donc que le « Planning familial » soit porté au rang d'une véritable institution parfaitement organisée et terriblement efficace, trop peut-être pour l'avenir démographique du pays.

A Copenhague la chaîne des magasins Abis s'est spécialisée dans tout ce qui concerne le contrôle et la régulation des naissances. On va s'y procurer livres et revues décrivant d'une façon rigoureusement sérieuse toutes les méthodes de contraception comme on entre en France chez un épicière pour acheter une demi-livre de sel fin. Chez Abis, temple de toutes les propagandes anticonceptionnelles, la femme enceinte ne se sentira pas cependant rejetée puisqu'on lui proposera « Stilling 2 », un livre qui fait fureur au Danemark et dans lequel elle trouvera une infinie série de moyens pour être agréable à son mari jusqu'au moment de ses couches.

Abis n'est cependant pas habilitée à vendre les fameuses pilules. Celles-ci, il en existe de 10 à 12 marques de fabrication américaine, allemande et hollandaise, sont uniquement délivrées sur ordonnance.

Tous les trimestres la Danoise va voir son médecin qui la lui délivrera mais seulement après l'avoir minutieusement examinée et interrogée pour voir s'il n'y a pas de contre-indication. « 24 couronnes par trimestre et je suis une femme libre et heureuse » m'a dit Mona, vendeuse de disques dans un grand magasin, « c'est beau le progrès. »

L'avortement est interdit au Danemark. Néanmoins le « Moedrehjaelpen » (l'Aide aux mères) dont le siège social se trouve à Oesterbro, district de Copenhague et qui possède des

bureaux en province, a pouvoir de l'autoriser dans certains cas.

Cette autorisation n'est donnée que très exceptionnellement et seulement dans le cas où l'enquête fait apparaître que le futur père, la future mère, ni leur proche famille n'ont la moindre possibilité d'élever un enfant.

Dans les cas moins dramatiques « Moedrehjaelpen » héberge la mère et son enfant pendant une période allant de 1 à 3 ans. Bizarrement cette institution jouit d'une assez mauvaise réputation auprès des Danois. Les jeunes femmes qui ont recours à ses services doivent répondre à des questionnaires violents, d'une façon jugée ici inadmissible, leur vie privée.

Il y a six mois le Parlement danois après avoir rejeté une proposition de loi tendant à autoriser l'avortement, votait un texte en permettant la pratique à toutes les femmes âgées de plus de 38 ans et aux mères de 4 enfants.

Le gouvernement danois, dans son souci éperdu des libertés individuelles, se demande s'il ne s'est pas fait l'avocat du diable en favorisant outre-mesure la régulation, le contrôle des naissances.

En effet, le taux de la natalité accuse une courbe inexorablement descendante : 74 543 naissances en 1968 contre 81 410 en 1967. Le chiffre intéressant 1969 n'a pas encore été publié. Il dénoncera une nouvelle baisse, affirment les spécialistes.

Plus de 10 % de ces naissances se sont produites hors mariage. « Hors mariage », c'est la formule consacrée au Danemark.

J'ai profondément choqué un journaliste du « Politiken » en lui demandant « le nombre des naissances illégitimes ». Le mot « bâtard », à plus forte raison, a été rayé du vocabulaire danois. On s'explique mieux l'importance de ce pourcentage lorsqu'on sait que d'une part de nombreux Danois vivent sous le régime de l'amour libre, que d'autre part il arrive fréquemment à une jeune femme enceinte de refuser d'épouser un homme qu'elle estime ne pas aimer assez.

L'adultère est chose rare au Danemark. Sans doute parce qu'il entraîne inéluctablement une série de complications, de mensonges, de situations fausses, d'intrigues difficilement supportables à l'âme danoise éprise de simplicité. On peut imaginer également que le fait d'avoir pu vivre ce que nous appelons « une jeunesse dissolue » tempère le comportement de l'adulte marié.

Un autre facteur (et c'est sans doute le plus important) explique ce dédain de l'adultère : le divorce. Le Danois las de sa femme l'abandonne et la réciproque est vraie. En 1969, 39 457 mariages étaient célébrés au Danemark, pendant la même période les juges prononçaient 7 592 séparations.

Un Danois sur cinq divorce.

Est-ce là le bonheur ? ai-je demandé à Elisabeth, jeune femme danoise professant le français à Copenhague.

Elle m'a répondu en me citant « Antigone » d'Anouilh : « Le bonheur c'est un pauvre mot. »

Et elle a ajouté : « Ça, c'est la vie. »



le croisé du blues

JOHN MAYALL

John Mayall continue toujours sur la route, sur sa route, et cette route telle qu'il se l'est tracée restera toujours la route du blues. Son récent concert parisien nous l'a encore prouvé. Le blues, Mayall le porte en lui, il a tout sacrifié à cette musique qui nous narre les diverses expériences de son existence.

REMIÈRE EXPÉRIENCE AMÉRICAINE

John travaille actuellement, depuis son dernier album U.S.A. Union, et pour la première fois de sa carrière avec des musiciens américains, qui plus est, connus (chose rare aussi chez Mayall, plutôt style découvreur de jeunes talents) : **Don Harris** (violin) ex-Little Richard, **Zappa**, **Harvey Mandel** (guitare) ex-Buddy Guy, **Canned Heat**, **Paul Langos** (batterie) ex-Kaleidoscope et **Larry Taylor** (basse) ex-Jerry Lee Lewis, **Canned Heat**. Avec ces musiciens, Mayall semble moins présent, moins captivant, on le sent moins « maître ». Ceci tient probablement du fait que cette fois-ci il a affaire à des personnages qui, eux aussi, connaissent les ficelles du métier, les ficelles du blues et n'ont, par conséquent, pas grand-chose à apprendre de lui. Il n'a pas l'air de s'en plaindre le bougre, je crois même qu'il prend carrément son pied quand Mandel, Taylor et surtout Don Harris prennent des chorus. Lui, il chante ses complaints de sa voix si particulière et s'accompagne soit au piano électrique, soit à la guitare, soit à l'harmonica (seul instrument où il excelle vraiment) et puis il laisse les autres s'extérioriser comme des fous avec sa musique.

John Mayall est à l'origine de la renaissance du blues anglais. C'est grâce à lui que de nombreux musiciens sont maintenant célèbres : Mc Vie, Green, Dunbar, Hartley, Taylor, Hise-man et bien d'autres. Les Bluesbreakers ont été remaniés plus de vingt fois. Ces fréquents changements ont été bénéfiques à l'évolution et à la commercialisation de la musique de Mayall qui, depuis son album réalisé avec Eric Clapton, n'a cessé d'utiliser des musiciens de très grande classe.

CLAPTON REPART AVEC MAYALL

Avec son prochain album, Mayall renoue justement avec certains de ses anciens musiciens : Eric Clapton, Mick Taylor (actuellement avec les Rolling Stones), Keef Hartley, Johnny Almond, Don Harris, Harvey Mandell et Larry Taylor. Ce 33 tours qui sera double comportera 18 morceaux, meilleurs les uns que les autres, dont un qui traite de « l'affaire Jimi Hendrix » est interprété simplement par Clapton, Mick Taylor et Mandell (guitares), Don Harris et Larry Taylor. Cet album promet vraiment.

Au milieu de la tourmente pop occasionnée par le nombre sans cesse croissant de formations intéressantes et l'engouement de toute une jeunesse pour cette forme musicale, John Mayall parcourt son chemin en dehors des courants : il est le missionnaire du blues. Un missionnaire de 38 ans qui, dès sa plus tendre jeunesse, subit l'influence musicale de son père, pianiste de jazz qui lui fit apprendre la guitare et le piano. Etudiant au collège des Arts de Manchester, il fit aussi de la publicité. Appelé sous les drapeaux il passe quinze mois en Corée, où au cours d'une permission à Tokyo en 1953, il achète sa première guitare. Revenu en Angleterre, il constitue sa première formation « Power House Four » puis « Blues Syndicate ». En 1960, il rencontre Alexis Korner, leader d'un groupe « the Blues Incorporated » qui le persuade de s'installer à Londres. Mayall, grâce au secours de Alexis Korner, crée donc son premier groupe « The Bluesbreakers », au sein duquel vont se succéder les plus grands musiciens anglais actuels.

L'AVENIR DE MAYALL

Lorsqu'il n'est pas en tournée, John Mayall vit la plus grande partie du temps dans son domaine de « Laurel Canyon » en Californie et se considère plus Américain qu'Anglais. L'album « Blues From Laurel Canyon » concrétise sa nouvelle vie dans son domaine. Son séjour en Californie lui fit connaître les milieux des bluesmen noirs et il s'aperçut que les musiciens noirs confinés dans leurs ghettos étaient dans l'impossibilité matérielle de faire des disques. Il envisage donc de former sa propre maison de disques « Crusade » destinée à sortir de l'ombre les enregistrements des artistes noirs, ceux par exemple de feu J.-B. Lenoir auquel il voue une très grande admiration. Quant à l'avenir plus proche et plus personnel de Mayall, il est bien difficile d'en parler, si ce n'est qu'à part l'album dont je vous ai parlé tout à l'heure, il en sortira un autre, simple celui-là, avec ses actuels musiciens. Ensuite ? Eh ! bien ensuite, John remaniera sans doute son groupe et de toute manière il sera comme à l'habitude à l'envers du courant et toujours le plus grand bluesman blanc du monde.

Patrice MICHEL

P.S. En première partie de ce musicorama, « Randall's Island », le groupe du guitariste Elliot Randall nous offrit une honnête prestation. Beaucoup de « cinéma » (combinaison de plastique transparent, etc.), mais une musique intéressante, sorte d'amalgame de Georgie Fame et des Bonzos. Un passage un peu long toutefois, malgré quelques bons soli.

john mayall



2 millions de disques vendus en un an

UNE chanson, « Adieu Jolie Candy », et la gloire est venue. En douze mois, un inconnu Jean-François Michaël (ses amis l'appelaient Yves Rose) a vendu près de deux millions de disques. La France le découvrait et avec elle, quinze autres pays qui, l'espace de quelques semaines, le consacraient n°1

Mais cela ne suffit pas pour faire une carrière. Jean-François Michaël le sait bien. Sa consécration il l'attend désormais de la scène et comme il n'aime pas faire les choses à moitié, il a choisi pour son premier rendez-vous avec le public, l'Olympia.

Un visage poupon, rosé, posé sur un corps tout en muscles, tel est Jean-François Michaël. Il a 24 ans et, pense-t-on, beaucoup d'avenir. Voilà huit ans déjà, qu'après avoir été mis à la porte d'une dizaine de lycées, il découvrit que seule la chanson l'intéressait. Ses parents ne s'opposèrent pas catégoriquement à sa vocation mais exigèrent qu'il apprenne un métier. A 17 ans, il obtenait un diplôme d'étalagiste-décorateur. Ayant satisfait aux désirs de « papa et maman » il monta un studio d'enregistrement à Paris puis se rendit à Londres où il décrocha un poste de directeur artistique chez « Liberty Music ».

De retour en France, il connut des mois sombres. Bien d'autres que lui se seraient découragés. Puis ce fut « Adieu Jolie Candy ». Un feu de paille, railla-t-on dans un milieu où le pessimisme est souvent de circonstance. Jean-François répondit en enregistrant « La Vie Continue », « Du Fond du Cœur » et « Je Pense à Toi », balayant ainsi toutes les réserves émises à son sujet.

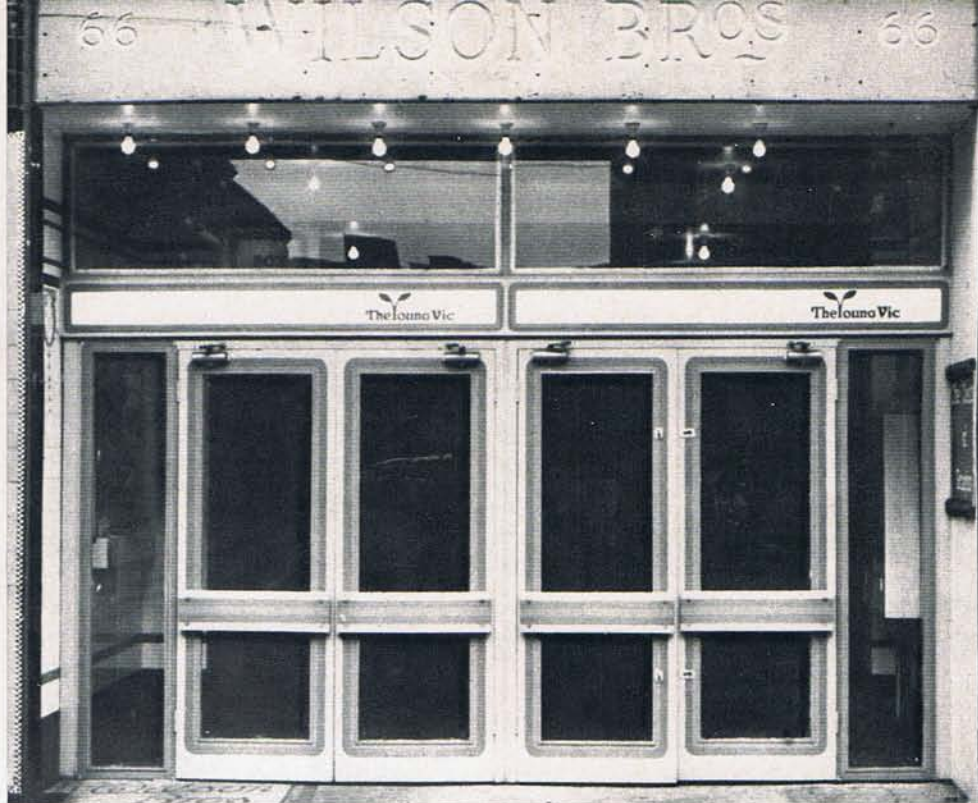
En 1970, il a tourné 35 émissions de télévision, participé au Cantagiro, tournée qui groupe les quinze plus grandes vedettes de la péninsule. Au Canada, il a participé à onze shows de TV. L'Allemagne, l'Espagne, le Portugal se le disputent. Il va enregistrer en quatre langues.

Une ombre à son bonheur : France Inter le boude. Mais peut-être l'accueil que lui réservera le public de l'Olympia dissipera-t-il ce « malentendu ».

Jean François Michael



WHO live



Un entrefilet paru dans les colonnes d'un de nos confrères anglais, avait révolutionné la rédaction d'*Extra*. « Les **Who** se produiront le 15 février au Young Vic theatre en spectacle total. »

Nous avons si rarement, nous autres Français, l'occasion de voir les **Who** que le déplacement d'*Extra* s'imposait.

Par mesure de prudence, nous avions tenu, avant le départ de Paris, à réserver nos places par téléphone. Réponse de Londres : « Il n'y aura aucune location car le spectacle est gratuit, et qui plus est, la presse ne sera pas invitée. Mieux, le spectacle est interdit aux journalistes. » Et vlan ! Il en faut heureusement, bien davantage pour nous décourager. En conséquence, lundi 15 février à midi, nous foulions, **Jacques Bernard** et moi le sol londonien. Rendez-vous pris avec **Bernard Ninat** notre correspondant en Angleterre, nous tirions des plans sur la comète pour assister au spectacle.

Dès 18 heures (le spectacle commençait à 20 heures) nous assiégeons tous les trois la porte du Young Vic. Planté dans la banlieue londonienne, près de Waterloo station précisément, le Young Vic est un minuscule théâtre (400 places) qui propose à ses clients des spectacles de grande qualité. Moyenne d'âge des spectateurs : 16 ans. Au bord du trottoir, deux camions et une Rolls Royce : le matériel roulant des **Who**. Devant la porte de la salle, pas de queue, pas d'animation. Imaginez-vous un spectacle gratuit des **Who** n'importe où en France ! J'ai l'impression que l'ambiance extérieure serait un peu différente ! Pas vous ?

Donc, une rue déserte, un théâtre ridiculement petit, une banlieue triste et sale, et une équipe d'*Extra* presque (!) catastrophée. Heureusement, un Pub voisin nous avait accueillis.

Bientôt 20 heures. L'enseigne du Young Vic vient de s'allumer. Toujours personne dans la rue. Pour la troisième fois, nous sommes allés palabrer avec le portier du théâtre : toujours interdiction d'entrer. Pour lui, nous ne sommes pourtant que de bons petits étudiants français avides d'applaudir les **Who**.

Ça y est. Des gosses arrivent. Ils se présentent à l'entrée et on leur remet un billet gratuit avec un bon sourire. Au bout d'une demi-heure nous prenons une décision hardie : moyennant une livre sterling nous sommes prêts à acheter des billets d'entrée. Triomphant, **Bernard Ninat** revient brandissant un ticket. Ouf ! Plus que deux à trouver. Nous repartons en quête sournoisement, quand le portier nous appelle. « Tenez, personne ne semble intéressé par le concert, alors voilà des billets, entrez donc. »

REPORTAGE PIRATE

Nous voilà dans la place. La salle ? un hexagone de 15 mètres sur 15. Des bancs de bois comme dans une cantine et une centaine de spectateurs. Sur la scène, une montagne d'amplis et de baffles. Tout autour de nous, une ceinture de baffles. Je n'aime pas les chiffres, mais j'ai compté ! 38 Wem. Au plafond, 62 projecteurs. Oui m'ssieurs-dames. Tout ça ! Face au plateau, une énorme console de mixage et une platine magnétophone 16 pistes.

Près de nous, draguant une groupie, **Daltrey** soi-même. Deux rangs derrière, **Pete Townsend** en grande discussion avec un monsieur d'une douzaine d'années. La salle est toujours à moitié vide. Les lumières s'éteignent, le spectacle va commencer. **Daltrey** et **Townsend** ne bougent pas. Une fantastique musique se distille à travers les baffles. Les nouveaux titres enregistrés lors de répétitions par le groupe. De leur place, chacun des **Who** indique au technicien la balance à donner aux titres. Pendant cette audition, les « gens » du Young Vic s'approchent de nous. Debout, disent-ils. « Vous êtes venus pour photographier ». — « Qui ? Nous ! Pas du tout », répond **Ninat**. « Regardez. Nous n'avons pas d'appareil mon ami et moi. » Ils nous inspectent et épargnent **Jacques Bernard**. Quelle chance ! Méfiants malgré tout quant à nos intentions, ils s'assoient derrière nous et ne bougeront plus de toute la soirée. Le document que nous publions a donc été réalisé dans les pires conditions. C'est l'unique photo que nous avons pu rapporter de ce concert exceptionnel. Photo prise d'ailleurs dans des conditions rocambolesques.

REPETITION PUBLIQUE

Sur la scène, **Messieurs les Who** sont installés. Ils s'accordent et en avant !

A sa console, le technicien fait démarrer le magnétophone. Pendant vingt minutes, nous assistons à une séance de play-back. Les **Who** + les **Who**. Ils ne jouent plus à quatre mais à huit. **Daltrey** fait la double voix, **Townsend** improvise sur la première ligne, etc.

Nous en sommes déjà au troisième morceau. Le public écoute avec recueillement, ponctuant chaque interprétation de quelques applaudissements.

Les essais d'éclairages se multiplient sans être tous du meilleur effet, par contre, l'environnement musical est total. C'est de la stéréo parfaite. Les basses, les aigus, tout est parfaitement bien dosé.

La bande magnétique s'arrête. Deux, trois pitreries de **Keith Moon**, quelques grimaces de **Townsend** et une nouvelle interprétation magistrale. Bien que jouant gratuitement pour une poignée de gosses, les **Who** se défoncent. Comme à Whight, comme à Woodstock. **Daltrey** n'a pas de frange, mais les mouvements de micro, les gestes sont les mêmes. **Townsend** fait les mêmes acrobaties. Nous assistons vraiment à un spectacle fantastique. Je ne reconnais aucun titre des divers albums des **Who**. Le répertoire est inédit, mais je peux vous garantir que le prochain disque du groupe fera très mal.

Je cherche des superlatifs pour qualifier le spectacle auquel nous avons eu la chance d'assister. Aucun n'est assez fort.

Quand tout fut fini, très naturellement, **Daltrey** est revenu draguer sa groupie, **Townsend** a repris sa conversation avec son important interlocuteur, et nous, nous sommes sortis éblouis. Devant la porte, la Rolls rose bonbon avec antenne de télévision était toujours là. Les camions aussi, et les spectateurs se dispersaient tranquillement.

C'est beau tout de même l'Angleterre, les spectacles Pop et les **Who**.
Gérard Baqué.

le disque du mois

NOUVEAUX
DISQUES

NOUVEAUX
DISQUES

NOUVEAUX
DISQUES



Jean CASSAU — Patrice MICHEL — J.-D. RENOUS

Les enregistrements parus depuis la mort de Jimi Hendrix ne se comptent plus : certains, de qualité très médiocre, frisent l'escroquerie (voir la série des Curtis Knight), certains et c'est le cas de celui-ci, sont de très grande valeur.

Ce « Cry Of Love », enregistré en août 70 aux studios « Electric Lady » de New York, se différencie surtout des autres LP du grand Jimi par une plus grande élaboration de l'accompagnement. En effet, si Jimi est, ici, entouré de l'une de ses rythmiques habituelles (Eddie Mitchell (drums), Billy Cox (basse), on retrouve sur certaines plages, un personnel beaucoup plus important : Buddy Linhart, Stevie Windwood, Chris Wood, Buddy Miles, etc.

Cet album est peut-être le premier de tous les enregistrements posthumes de Jimi à donner vraiment une idée de l'évolution musicale qu'il envisageait encore peu de temps avant sa mort.

Une musique plus construite, plus élaborée, semblant peut-être enfermer son imagination dans un cadre restrictif, le forçant à plus de rigueur, mais laissant tout de même place à ces merveilleuses envolées qui le conduisaient très haut, dans

un monde qu'il était seul à partager.

« The Cry Of Love » sortira en France au moment où vous lirez ces lignes. Je peux d'ores et déjà vous dire que la pochette est magnifique et que tous les inconditionnels (et j'en suis) de Jimi Hendrix se devront de posséder cet enregistrement.

FACE A

« Freedom » : tout un programme... Jimi est, ici, merveilleusement soutenu à la basse par Billy Cox et entouré en contrechant par les « Combatants du Ghetto ».

« Drifting » : très belle ballade à laquelle le vibraphone de Buddy Lindhart donne une note poétique.

« Ezyrider » : un des grands moments de ce disque. Jimi entouré de Buddy Miles, Stevie Windwood et Chris Wood : fantastique.

« Night Bird Flying » : autre très grand moment et merveilleux solo de Jimi.

« My friend » : très bon blues agrémenté de bruits de voix, clochettes, harmonica.

FACE B

« Straight Ahead » : très classique. Dans le style des premiers enregistrements de l'Ex-

périence.

« Astro Man » : la très, très grosse « défonce », succès assuré en discothèque.

« Angel » : à mon avis le titre le plus faible, assez déplacé ici. Slow très classique, effets de cymbales, enfin passons.

« In from The Storm » : Jimi au meilleur de sa forme, Jimi et sa guitare magique, je ne trouve plus de qualificatifs.

« Belly Button Window » : encore un blues très vocal. Jimi s'affirme ici comme l'égal des plus grands du genre.

En bref, ma prose n'est que le pâle reflet de ce que j'ai ressenti à l'audition de ce disque et je ne peux que vous engager à vous le procurer par n'importe quel moyen et à entrer une nouvelle fois dans le fabuleux univers de Jimi Hendrix.



LIVE TASTE

Taste n'est plus. Les trois Irlandais ont décidé de poursuivre séparément leur chemin et ce troisième et dernier album du groupe est là pour les rappeler à notre souvenir : les clubs anglais, le Marquee's, l'île de Wight.

Taste était un groupe de scène, au plein sens du terme, et ce « Live Taste » enregistré au Casino de Montreux, temple de la pop musique continentale, traduit assez bien ce que le groupe représentait : la bonne vieille « défonce », pas celle que peuvent apporter sept mille watts, mais la vraie : la sobriété musicale, le jeu clair, direct, précis, au service d'une incontestable sobriété.

Mais Taste c'était aussi et surtout Robert Gallagher qui fait, tout au long des cinq plages de cet album, la démonstration de ses grandes qualités de guitariste, au jeu tout de légèreté, très bien soutenu par Ritchie Mc Cracken (basse) et John Wilson (batterie).

J'ai surtout retenu deux titres : « Gambler Blues » et « Catfish » ainsi qu'une version de « Same Old Story » qui fit vibrer le public de Montreux.



BUFFY STE-MARIE

Vanguard 15114.

« She Used To Wanna Be A Ballerina »

Un visage marqué aux grands yeux noirs, une voix au timbre magnifique dont elle semble jouer avec une facilité déconcertante, des textes et des mélodies dignes des plus grands compositeurs : c'est tout cela Buffy Ste Marie.

C'est aussi une Indienne américaine consciente des problèmes de son peuple, qui composa la musique du film de Ralph Nelson, « Soldat bleu », l'un des premiers à montrer la conquête de l'Ouest sous son jour véritable.

Bref, c'est un « personnage », une personnalité très attachante que vous découvrirez à la sortie en France de ce LP.

On est, à l'écoute de cet album, tenté de faire le rapprochement avec des Folk Singers tels que Joan Baez ou Léonard Cohen (Song Of The French Partisan). Mais si j'avais pour ma part une

préférence à accorder, ce serait sans doute à cette jeune Indienne qui possède l'une des voix les plus envoûtantes que j'ai entendues à ce jour. Elle en fait quelquefois trop (trémolos un peu trop accentués) mais l'univers dans lequel elle nous fait pénétrer est d'une puissance évocatrice extraordinaire.

Je n'ai pu de cet album extraire aucun titre en particulier, tous sont d'une égale qualité de « Soldier Blue » à « Rolling Mill Man », en passant par les adaptations du « Partisan » et de « Helpless ».

Quant à l'accompagnement, il est toujours de très bonne facture : tantôt très simple (piano ou guitare sèche), tantôt plus élaboré (orchestre, chœurs), il souligne à merveille les immenses qualités musicales de Buffy Sainte-Marie.

qui, si vous l'ignorez, a produit et arrangé les trois albums de Neil Young. Je suis sûr que vous admirerez, vous aussi, l'entente parfaite de l'équipe que Tom Rush a su constituer et dont il est la flamme et l'esprit.



SHAWN PHILIPS

« Contribution »
AMLS 978

Tous ceux qui étaient à Wight l'été dernier se souviendront peut-être d'un personnage étrange, flanqué d'une barbe et de longs cheveux blonds, qui tout au long du passage de Donovan l'accompagnait à la guitare douze cordes et à la harpe. C'était Shawn Philips, qui resta très longtemps l'acolyte et l'ami de Donovan.

Après Wight, il acheta une propriété dans un coin ensoleillé d'Italie et s'y installa. L'ambiance enchantée de son « home » aidant, il traça dans son esprit les grandes lignes de sa musique, et le moment venu, partit enregistrer à Londres. Le résultat est un véritable petit chef-d'œuvre. Une musique très nuancée, hypersensible et sur laquelle on ne peut mettre aucune étiquette.

En écoutant Shawn Philips, on reste ébahi par la beauté et la richesse de sa voix, par les mille et une facettes de son talent de guitariste.

Ce 33 tours a si justement inspiré un confrère anglais, que je me permets de reproduire ses lignes ici : « La musique de Shawn Philips est kaleidoscopique, organique, communicative. Elle est l'amalgame de plusieurs styles musicaux, depuis la musique bulgare, jusqu'aux limites de la musique africaine. »



THE YES ALBUM

(Atlantic 2400-101)

Quel dommage que l'on n'ait pas pu les entendre au Palais des Sports !

Cet album est tellement excitant... On peut avancer sans risque d'erreur que ce 33 tours, le troisième des Yes, est de loin leur meilleur enregistrement. Le bond en avant qu'ils viennent d'effectuer est certainement dû à l'apport du nouveau guitariste Steve Howe dont le talent et l'imagination intensive éclatent tout au long des morceaux, sans toutefois rompre l'unité du groupe.

Yes album touchera certainement un nombreux public aux aspirations différentes. Il est remarquable par sa richesse mélodique, fruit d'influences diverses parfois même opposées (country, rock, jazz, classique) et aussi par l'ambiance détendue qui s'en dégage.

La musique de Yes, très élaborée, offre un dosage subtil de violence et de douceur. Certains seront sensibles à la fraîcheur des voix d'une grande justesse, à mi-chemin entre les Beach boys et CSN & Y ; d'autres au jeu personnel de l'organiste Tony Kaye, qui n'aura bientôt plus rien à envier à Keith Emerson...



SUGARLOAF « Spaceship »

Liberty L.S.T. 11010

Ce dernier enregistrement de Sugarloaf, un des groupes qui font actuellement un malheur aux États-Unis, vient de nous parvenir sous la forme d'un merveilleux coffret, édité par Liberty, contenant en plus tous les renseignements sur le problème qui obsède le groupe : la pollution. Ceci sous forme de journaux américains, de poster, badge, essence de pin, accompagnés du livre de R. Buckminster Fuller, l'écrivain qui inspira l'album.

Il est à regretter que ce dernier ne soit pas vendu en France sous cette forme.

Reste cependant la musique de Sugarloaf, heureux compromis d'électronique et de rock'n'roll. Ces cinq garçons connaissent leur affaire et mettent une solide technique individuelle au service d'une très grande cohésion. Ceci n'excluant en aucune manière la créativité

qui est le trait dominant de Sugarloaf. Le groupe n'a pas encore atteint sa maturité, le produit ultime de son évolution, mais ce 30 cm n'en est pas moins intéressant du fait, justement, de cette perpétuelle créativité dont Jerry Corbetta, l'organiste, est le meilleur exemple.

Les membres du groupe sont : Jerry Corbetta (orgue, piano, chant) ; Bob Weber (guitare, chant) ; Bob Raymond (basse, chant) ; Bob McVittie (batterie) ; Robert Yeasel (guitare, cloches, guitare classique, harmonica, chant).

Quelques titres : « Tongue In Cheek » (très beau travail à l'orgue), qui sortira en simple (Liberty 56-218), « Country Dawg » et « I Don't Need You Baby », très jazz avec de très beaux soli de piano et de guitare.



FACES

« Long Player »

Warner Bros 1892

Kenny Jones, Ronnie Lane, Ian McLagan, Rod Stewart et Ronnie Wood ne chôment pas depuis qu'ils travaillent ensemble. Les tournées et les disques se suivent à bonne allure. Ce travail constant vient de permettre aux Faces de faire un disque excellent en tout point, composé de six originaux de leur cru, tantôt heavy, tantôt country, et de trois traditionnels, dont deux furent enregistrés « live » (« Maybe I'm Amazed », « I Feel So Good ») dans lesquels on retrouve l'empreinte si particulière des Faces sur scène et un public qui participe entièrement à leur spectacle. Les voix sont parfaites, notamment celle de Ronnie Lane « Richmond », et celles de Stewart, Lane et Wood dans « Sweet Lady Mary » et « On The Beach ». Il y a aussi, bien sûr, l'extraordinaire voix, qui vous prend aux tripes, de M. Rod Stewart dans les autres morceaux, à l'exception de « Jerusalem », instrumental, interprété par Ron Wood seul. Musicalement peu de recherche, ce qui permet une meilleure mise en place et un feeling toujours présent.

Bad'n'ruin, Tell Everyone, Sweet Lady Mary, Richmond, Maybe I'm Amazed, Had Me A Real Good Time, On The Beach, I Feel So Good, Jerusalem.



WARM DUST

Peace for our time
Treno 2C064-92228

Un titre et une pochette qui ne laissent aucun doute quant aux prises de position du groupe : photos de soldats blessés, bombardements, Viêt Nam, Hiroshima...

Très beaux textes également pour ce deuxième 33 t de Warm Dust (poussière chaude) dont le premier double album était malheureusement passé tout à fait inaperçu. Tout cela donne une très belle musique, un peu « jazzy », avec une magnifique section de cuivres et d'excellents arrangements.

A signaler, au verso de la pochette un très beau texte de Timothy Leary (vous connaissez ?) « The Constitution of Life ».



BUSH

Pathé CO 62-91770

Du rock, encore du rock, toujours du rock. On presse, on represse, on réenregistre, on diffuse, on vend, on vend encore, on vend beaucoup, on vend bien.

Bush ? Noyé dans la masse. C'est gentil, très vocal, des textes insignifiants, une musique sans grand intérêt et un tube : « Buck stage girl » qui devrait faire un malheur dans toutes les discothèques de France et de Navarre.

Personnel : Roy Kenner (chant, congas) ; Don Troiano (chant, guitare) ; Prakash (chant, basse) ; Pentti J. Glan (drums).



URIAH HEPP !

A propos il y a un groupe dont il faut parler : Uriah Hepp. Né dans la fureur et à l'ombre des grands son premier LP est passé relativement inaperçu. Pourtant « Very heavy, very humble » (c'est son titre) avait tout pour retenir l'attention. D'abord une pochette grimaçante à souhait représentant une sorcière en grande forme, coiffée artistiquement de toiles d'araignée. Ensuite et surtout des titres puissants et originaux (Gypsie) ainsi qu'une musique fine et bien construite. Après quelques mois de silence, le groupe sortit en Angleterre un nouveau LP portant le nom de Salisbury tiré de celui d'un camp militaire anglais. Agressive au possible, la pochette représente un char d'assaut qui vient droit sur le malheureux auditeur. En fait, c'est la musique qui m'a sauté à la figure. C'est fort, c'est dur, subtil également. Les titres sont poétiques et la voix très particulière de Dave Byron force l'écoute attentive des mots. Ken Hensley joue d'un instrument bizarre qui ressemble à un orgue mais produit des sons de toutes sortes. Cet instrument inventé par le groupe fut bricolé par Dave qui l'a d'ailleurs surnommé « le Dave-tron ». Ken avoue son admiration pour Keith Emerson mais s'efforce de se libérer de cette influence. Mick Bok, le guitariste, joue « hard » avec de temps en temps un humble coup d'œil au grand Jimi. La partie basse est assurée par Paul Newton et Keith Baker tient la batterie. Bref, il s'agit de bons musiciens jouant d'excellentes mélodies avec de temps à autre un brin de génie. Le groupe passe beaucoup actuellement dans les clubs anglais. Il y remporte un succès grandissant. Il est, paraît-il, particulièrement intéressant sur scène.



T. REX

FLY C.B.S. 5 64 327

C'est quand même insensé, il a fallu au pauvre Marc Bolan graver cinq albums, attendre quatre ans, changer de percussionniste il y a un an et demi environ et commencer à jouer de la guitare électrique pour que le grand public s'intéresse à lui et fasse monter ses disques dans les charts. Pourtant les quatre LP qui précédaient celui-là étaient de la même veine, seulement voilà, maintenant il a un son blues-rock, et son percussionniste Micky Finn joue de la basse sur le disque, alors ! Alors, avant on s'en foutait ; tant pis si les mélodies étaient aussi belles et prenantes, tant pis si les textes étaient aussi bons et poétiques, aujourd'hui sa musique s'est électrofiée, sonne plus 1971 et ses choros de guitare sont plus longs : « Nous sommes les nouveaux Led Zeppelin » comme dit Marc en plaisantant ; au fait j'allais oublier que dans certains morceaux apparaissent des violons, magnifiquement bien utilisés du reste, et des chœurs (H. Kaylan et M. Volman, chanteurs de Zappa) alors vous pensez ! Heureusement pour les vrais et vieux fans de T. Rex, Marc est toujours le même et sa personnalité bien trop forte passerait même à travers les pupilles de Pierre Henri. Ceux-là ne seront pas déçus, quant aux autres, il est à espérer qu'ils voudront découvrir ce qu'était T. Rex avant ce disque excellent en tout point.



VAN DER GRAAF GENERATOR

« Who Am The Only One »
Philips 6459 006

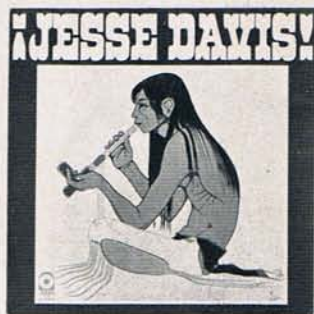
Voilà encore un groupe qui d'un album à l'autre réalise d'énormes progrès. Leur premier enregistrement était fade et ressemblait à ce que font des milliers de groupes sans originalité.

Ce nouveau 33 t. nous révèle un groupe ambitieux et intelligent, peut-être toutefois un peu trop bavard dans sa démarche. On le sent très influencé par la musique et l'esprit de King Crimson.

Robert Fripp, d'ailleurs, les accompagne à la guitare dans un des plus beaux morceaux « Emperor ».

Leur musique est une musique de recherche (beaucoup de sonorités bizarres) complètement tournée vers l'avenir. Ce dernier album témoigne de ce que l'on peut attendre de Van der Graaf Generator. Face 1 : Killer — The Emperor in His War Room.

Face 2 : Lost — Pioneers Over C.
J.-D. Renous



JESSE DAVIS

ATCO 503061

Une très belle pochette (dessin de Jesse en personne) et une impressionnante liste de personnel, sont les caractéristiques principales de ce 30 cm de Jesse David, jeune Indien qui sait très bien s'entourer. Jugez-en !... Eric Clapton, Leon Russell, Bruce Rowland, Alan White... j'en passe car la liste est très, mais alors très longue, des choristes de « Mad dogs and englishmen » aux « friends Delaney and Bonnie », Delaney participant d'ailleurs au mixage.

Mon rédacteur en chef, et néanmoins ami, Gérard Baqué ayant eu l'occasion de vous parler de ce disque sur les antennes d'Europe 1 (Campus avec Michel Lancelot), sachez que je me range à son avis (une fois n'est pas coutume). C'est de la très bonne musique, avec de merveilleux arrangements, et tout ce joli monde connaît parfaitement bien son affaire. La seule réserve que je puisse formuler est que rien dans tout cela n'émerge vraiment, rien de bien original, mis à part peut-être deux titres : « Reno Street Incident » et « Washita Love Child », deux compositions de Jesse Davis.



JACKSON HEIGHTS « KING PROGRESS »

Motors MT 44 004

Jackson Heights est le nouveau groupe de Lee Jackson (ex chanteur bassiste des Nice). A la séparation des Nice Lee Jackson contacta deux musiciens qu'il connaissait bien : Charlie Harcourt (guitares électrique et espagnole, piano, orgue, melotron, harmonica et chant) et Tommy Slone (batterie, percussion). Jackson jouant dans ce groupe de la guitare, de l'harmonica et de la voix décida de s'adjoindre le bassiste mexicain Mario Enrique qui joue aussi de la guitare espagnole et qui chante. En fait la séparation des Nice est un bien pour Lee Jackson car il nous prouve par cet album qu'il peut maintenant s'extérioriser librement au sein de son groupe, chose qu'il ne pouvait faire avec les Nice. Jackson Heights est un groupe acoustique, mais il a donné à cette musique une nouvelle couleur, une sorte de renouvellement et de force intéressante. Jackson Heights a donc su recréer et surtout renouveler une musique qui existait déjà. La voix de Lee Jackson était rarement bonne au sein des Nice, ici, les voix prennent une autre dimension, elles sont belles. En résumé un disque très agréable à écouter et qui, je l'espère, ne passera pas inaperçu.



JULIO FINN BAND

Rainbows All Over My Blues

Pratiquement inconnu du public français, Julio Finn Band, 30 ans, est un bluesman de Chicago qui s'illustre au Pepper's Lounge et au Smitty's Corner, boîtes qui virent l'éclosion de vedettes telles que Muddy Waters, Junior Wells, Buddy Guy, etc.

Julio a déjà enregistré avec Archie Shepp, l'Art Ensemble of Chicago, joué avec des musiciens tels que Maddy Waters ou Peter Wolf, puis il forma son Julio Finn Band qui se compose aujourd'hui de :

Julio Finn (harmonica et chant); Chicago Bean (chant); Eddie Mileja (guitare); Ron Altbach (piano); Didier Alexandre (basse); Wells Kelly (batter). Le « Rainbows All Over My Blues » est un album d'une excellente qualité, très bon exemple de ce que peuvent réaliser les jeunes bluesmen noirs américains, qu'on a un peu tendance aujourd'hui à délaisser au profit de leurs homologues blancs et anglais.

Qu'importe, tout cela, c'est le bluesman, le vrai, joué par d'excellents musiciens. Très bonnes interventions d'Eddie Mileja à la guitare, excellente rythmique, mais surtout les voix de Julio Finn et de Chicago Bean font merveille tout au long de ce LP.

De la première face, j'ai extrait deux titres : « I wish you would » et « Mishas blues ». De la seconde, deux titres également : « Memphis Chicago Blues » avec Memphis Slim au piano et Jimmy Conley, merveilleux saxo et une composition de Julio, « Women Liberation Blues », pleine d'humour et de talent.



EXUMA 2

We Got To Go
Barclay 0920 291 T.

Deuxième album d'Exuma, ce « We Got To Go » reste dans la lignée de « Obeah Man » un compromis entre des rythmes africains et du Rock'n'roll contemporain. Des mots qui parlent de vaudou, d'esprit des morts, de fantômes, d'anges et de diables, d'air, de feu, une musique envoûtante, lancinante.

Exuma, c'est aussi Tony McKay, 29 ans, natif des Bahamas, composant ses thèmes au cours des séances d'enregistrement entouré d'une impressionnante rythmique (congas, cloches, drums de diverses sortes) et de choristes d'une rare qualité.

Les deux faces de ce LP sont une longue suite de rythmes démoniaques, de phrases lan-

cinantes. Quelques morceaux de bravoure cependant : « Fire In The Hole », « A Place Called Earth », « Zandoo ».

Vous détesterez ou vous adorerez Exuma selon que vous vous laisserez prendre ou non à la magie qui se dégage de cet « Obeah Man », de ces « esprits de l'air ».

Il est tellement bon quelquefois de s'abandonner à une musique, de fermer les yeux et de se laisser emporter par son imagination.

Tony McKay n'est certainement qu'un homme comme vous et moi, mais pourquoi ne pas croire à sa magie ?



ANDWELLA

Motors MT 44 003

Une tête de Christ et un titre prometteur « La fin du monde » telle est la présentation de ce LP. Il m'a fallu quelque temps pour apprécier ce deuxième album d'Andwella, mais je ne regrette pas d'avoir insisté pour m'y intéresser. Andwella possède le talent, l'originalité et la ténacité (leur premier LP n'avait pas du tout marché). Leur musique est très variée, elle va des choses les plus pop à la musique de variétés. Cette musique, bien que toujours cool et relax, n'en est pas moins intéressante et constante. Les arrangements sont toujours très soignés et très variés. Les textes aussi sont très intéressants, très pensés, on a nettement l'impression qu'Andwella a dépassé le stade initial où un groupe veut à tout prix impressionner le public. On sent vraiment qu'ils se foutent des fioritures et qu'ils font uniquement ce qui leur plaît.



GRAVY TRAIN

Vertigo 6360023

Dernière découverte du célèbre disc-jockey anglais Jonathan Peel, ce groupe de hard-rock originaire de Manchester obtient actuellement outre-Manche pas mal de succès. C'est un des rares groupes du genre avec Uriah Heep dont on puisse attendre dans l'avenir, autre chose que de la répétition. Leur démarche musicale en Angleterre n'est pas très éloignée de celle de Triangle en France.

Gravy Train comprend : Norman Barrat (guitare, lead vocal), Les Williams (basse, vocal), Barry Davenport (batterie), et J.-D. Hugues (instruments à vent). Vous serez certainement séduits par le contraste entre le jeu fin et subtil (je dirais même champêtre) de la flûte de J.-D. Hugues et l'impact violent des autres instrumentistes. Beaucoup de périodes Free, en particulier le morceau de 16 minutes « Earl Of Pocket Nook » dans lequel s'établit, d'une part un dialogue flûte-guitare, d'autre part un dialogue basse-batterie. Le titre le plus intéressant m'a semblé être « The New One » dans lequel on sent très nettement l'influence de Jethro Tull et en particulier celle de Ian Anderson.

En définitive, un très bon disque.

Face 1 : The New One — Dedication To Sid — Coast Road — Enterprise.

Face 2 : Think Of Life — Earl Of Pocket Nook.



SMOKEY JOHN BULL

Avco Embassy 33020

Logiquement, le groupe est composé de 9 membres. Pour la réalisation de ce disque, ils se sont mis à douze. Le résultat de cette réunion ? Un disque honnête et propre, des voix agréables, des compositions originales (sauf deux titres signés Dylan). Ma seule réserve, le son. J'ai l'impression d'écouter un disque vieux de dix ans. Et pourtant, la qualité de l'enregistrement est parfaite. On aime peut-être ressortir des vieilles bandes aux U.S.A.



Le retour des Bee Gees

Voilà qui, j'en suis sûr, va réjouir bon nombre de nos lectrices. Les Bee Gees qui s'étaient séparés à tout jamais se sont reformés depuis peu.

Apparemment, personne ne semble les avoir oubliés aux Etats-Unis en particulier, puisqu'ils sont sur le point d'obtenir un nouveau disque d'or. Classés numéro 1 dans les divers hit-parades américains avec leur nouveau titre « Lonely Days », nombreux sont ceux qui, là-bas, ne jurent plus que par eux. Il est vrai que les Bee Gees ont connu un succès sans pareil. En Angleterre, ils furent une véritable révélation et suscitèrent une admiration sans borne.

Vous vous souvenez très certainement d'eux, leur titre « Massachussets » ayant marqué en France le début d'une longue série de tubes qui devaient remporter un vif succès.

Après avoir acquis une renommée mondiale, les trois frères Gibb (Barry, Robin et Maurice), Colin Petersen et Vince Melouney devaient déclarer ne plus s'entendre tant humainement que musicalement. Tous cinq s'accusaient de

vouloir trop se mettre en valeur. Après maintes hésitations, chacun entreprit de suivre sa propre voie au grand désespoir d'un public fidèle. Maurice se maria avec la chanteuse Lulu et enregistra un disque, Robin devint chanteur soliste et les autres se découvrirent des talents de producteurs. C'était la fin d'un groupe qui, après s'être fait connaître en Australie, vint s'installer en Angleterre et parvint finalement à faire une carrière internationale. Puis, au cours de l'été 70, les trois frères Gibb se rencontrèrent et après avoir décidé d'oublier leurs querelles passées, annoncèrent qu'ils recommençaient tout sous la forme d'un trio.

A présent, vous connaissez la suite : un simple classé numéro un, un LP qui se vend comme des petits pains et un disque d'or très prochainement.

Adorés par les uns et détestés par les autres, les Bee Gees n'en sont pas moins passés maîtres dans leur style. Leur musique est certes avant tout commerciale mais il faut reconnaître que leurs voix sont remarquables et que les mélodies ainsi que les harmonies sont

généralement fort réussies. Leurs talents d'auteurs-compositeurs sont certains. Il ne faut pas oublier qu'une grande partie du public n'apprécie pas la musique pour elle-même mais plus pour les facultés qu'elle a de leur rappeler de bons moments ou de leur en faire oublier d'autres, pour l'atmosphère qu'elle crée ou pour toute autre raison personnelle. Ainsi s'explique le succès que remporte un certain style, généralement détesté des amateurs de prouesses techniques mais si souvent plaisant de par sa simplicité même.

Comme je le disais, les Bee Gees sont passés maîtres en ce domaine. Leur musique est très soignée tant dans la composition que dans l'interprétation et je préfère de loin les écouter eux plutôt que certains autres ringards, français en particulier, dont le principal souci est d'adapter les morceaux des autres. Nul n'est besoin de vous citer de noms, leur présence sur les ondes et sur le petit écran suffisant largement à vous éclairer. Gageons que les Bee Gees vont faire parler d'eux pendant encore pas mal de temps car ils ont leur place dans le vaste monde de la pop music.

Il y a dans la vie beaucoup plus de choses qu'il déteste que de choses qu'il aime. Il n'aime pas le sport, la Pop musique, les voitures qu'il considère juste comme un moyen de locomotion utile, mais c'est aussi un garçon d'un mètre soixante-quinze, mince, filiforme, presque élastique. Des bottes, un jeans, un manteau afghan, il porte l'uniforme de tous les jeunes. Il n'est ni beau ni laid, mieux sympathique et sincère, en un mot il plaît. Et puis quand même, il aime la musique classique, les modèles réduits d'avions, Brel et Nougaro.

C'est fatigué et énervé qu'il débarque au studio CBS pour enregistrer sa voix en play-back de la comédie musicale que vous verrez en août ou septembre à la télévision et dont le disque 33 tours doit sortir prochainement; le titre «Un enfant dans la ville», la musique qu'il a composée a été enregistrée à Londres avec la participation de 50 musiciens. Son visage est tiré, ses joues creuses, son teint pâle, la barbe et les cheveux hirsutes. Quelques mouvements respiratoires pour se mettre en forme, un peu de relaxation, la musique est lancée, il attaque les premières mesures d'«Un enfant dans la ville.» Tout de suite il est interrompu — Va vite changer ta voiture de place, ils sont en train de placer un sabot. — Il revient, reprend le casque de mixage qui tombe en panne, c'est le mal de tête, on sort prendre un verre et un... cachet d'aspirine. J'en profite, sans lui laisser de répit, pour poser quelques questions hors de l'ambiance du studio.

MICHEL FUGAIN un enfant dans la ville

PR — Michel quelle a été ton enfance ?

MF — J'étais un très mauvais élève, cancre et fainéant, ce qui me valait de recevoir de sévères corrections à juste titre d'ailleurs, par mon père. Je ne pensais qu'à jouer au flipper et à m'amuser avec les copains. Ce n'est qu'à la Fac de Médecine, où je suivais les traces paternelles qu'une inspiration m'a pris, j'ai eu envie de faire de la mise en scène. Après une discussion orageuse avec mon père, j'ai quitté Grenoble et je suis monté à Paris. Là, j'ai eu la chance de travailler tout de suite. C'est dans un cours d'art dramatique que j'ai rencontré un tas de copains, dont Michel Sardou qui allait enregistrer un disque. Je me suis retrouvé embringué dans ce milieu, j'ai appris à faire des chansons, jusqu'au jour où, proposant une chanson pour Marie Laforêt, son Directeur artistique m'a dit « si tu veux je te fais chanter ».

PR — Michel pourquoi as-tu fait une chanson sur Verdun ?

MF — C'est une chose que je ne referais plus car je n'ai plus envie de faire ce genre de chanson, non parce que je n'ai pas vendu plus d'un ou deux disques, mais parce que cela ne sert à rien de partir en guerre contre quoi que ce soit et je n'ai pas un caractère à prêcher dans le désert.

PR — Comment travailles-tu maintenant ?

MF — Au départ j'étais tout seul, main-

tenant je fais partie d'une équipe qui a une « savonnette » à vendre, c'est Fugain. Tout le monde travaille en essayant que la savonnette soit de bonne qualité.

PR — Quelles sont tes ambitions ?

MF — J'ai envie de faire de la grande variété, de rejoindre la grande confrérie du spectacle international, ne pas rester cantonné, évoluer c'est très important.

PR — Que penses-tu de la Pop music ?

MF — J'ai un profond mépris de la catégorie de gens, professionnels ou paraprofessionnels qui s'entichent d'une certaine forme de musique et qui disent — ceci est bien ou ceci n'est pas bien — inconsciemment. Ce sont souvent des gens incultes musicalement et il est aberrant de prôner, dans un pays à 90 % anti-mélomane, une musique qui me fait rire. On a donné naissance à un mouvement dans lequel on trouve des gars qui à 14 ou 15 ans se sont fait offrir une guitare, qui ont piqué des plans à droite ou à gauche, et se prennent pour des génies. Ils me font penser à des types qui se promènent avec Sartre sous le bras alors qu'ils n'ont pas lu « Les trois mousquetaires ». Personnellement ceci me navre ; quand je vois que Michel Legrand est pratiquement inconnu en France... ! « Soft machine » n'est pas passé dans le grand public et pourtant se sont de vrais musiciens qui ont apporté quelque chose de nouveau. Le Free jazz a

subi le même sort. Il n'y a pas de Pop music il n'y a que de la musique.

PR — Parle-moi de ta comédie musicale.

MF — C'est une œuvrette dont j'ai composé la musique. Les paroles sont de Pierre Delanoë, l'adaptation et les dialogues de Pierre Sisser, elle est destinée à la Télé. Au départ je ne voulais en faire qu'un 30 cm et une comédie musicale discographique mais nous avons eu la chance d'avoir un adaptateur. C'est l'histoire d'un mec qui est jeune musicien, mal dans sa peau, qui un jour en a marre, abandonne et veut partir. Mais pour partir il lui faut une valise (tu vois c'est vachement intellectuel). Il a un copain, lui aussi insatisfait, Zazie (interprété par Daniel Gélin) et ils partent à la recherche de cette valise, ce qui est prétexte à situations, rencontres et chansons.

PR — Cette histoire, ce n'est pas un peu ta vie. Il n'y a pas eu des moments où tu en as eu marre ?

MF — Si, je faisais de la scène. Nous travaillions dans des conditions déplorables à tenir les gens éveillés et à faire des attractions de bals. Le samedi soir la France est ivre et chanter devant un public en état d'ébriété ce n'est pas drôle. Les gens ne réagissent qu'à Boum Boum Tra la la ! Avec mes musiciens j'ai arrêté et j'ai fait ma comédie musicale. Cela m'a fait du bien, m'a réveillé, m'a guéri et je vais reprendre la scène à la fin de l'année. Malgré tout j'aime les gens et ce que je fais.

